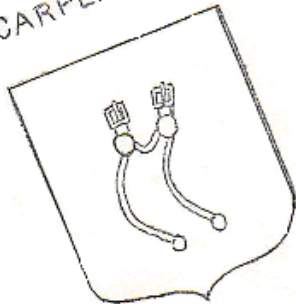
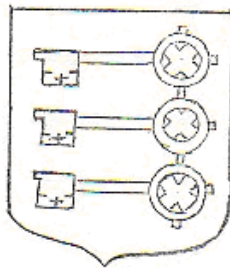


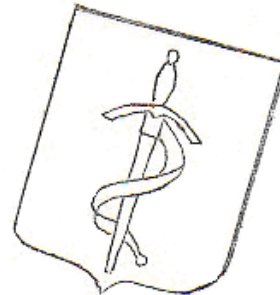
CARPENTRAS



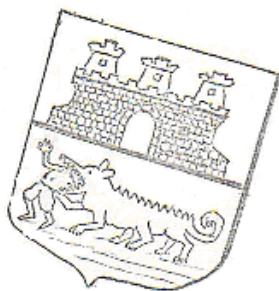
AVIGNON



APT



*Chronique familiale
Depuis 350 Années*



TARASCON



ORANGE



NÎMES

Ce document retranscrit les mémoires de Madame Germaine Martial-Bernard, épouse de Théophile Marie Joseph René Mollet.

Il raconte les événements de la branche Bernard depuis l'année 1620.

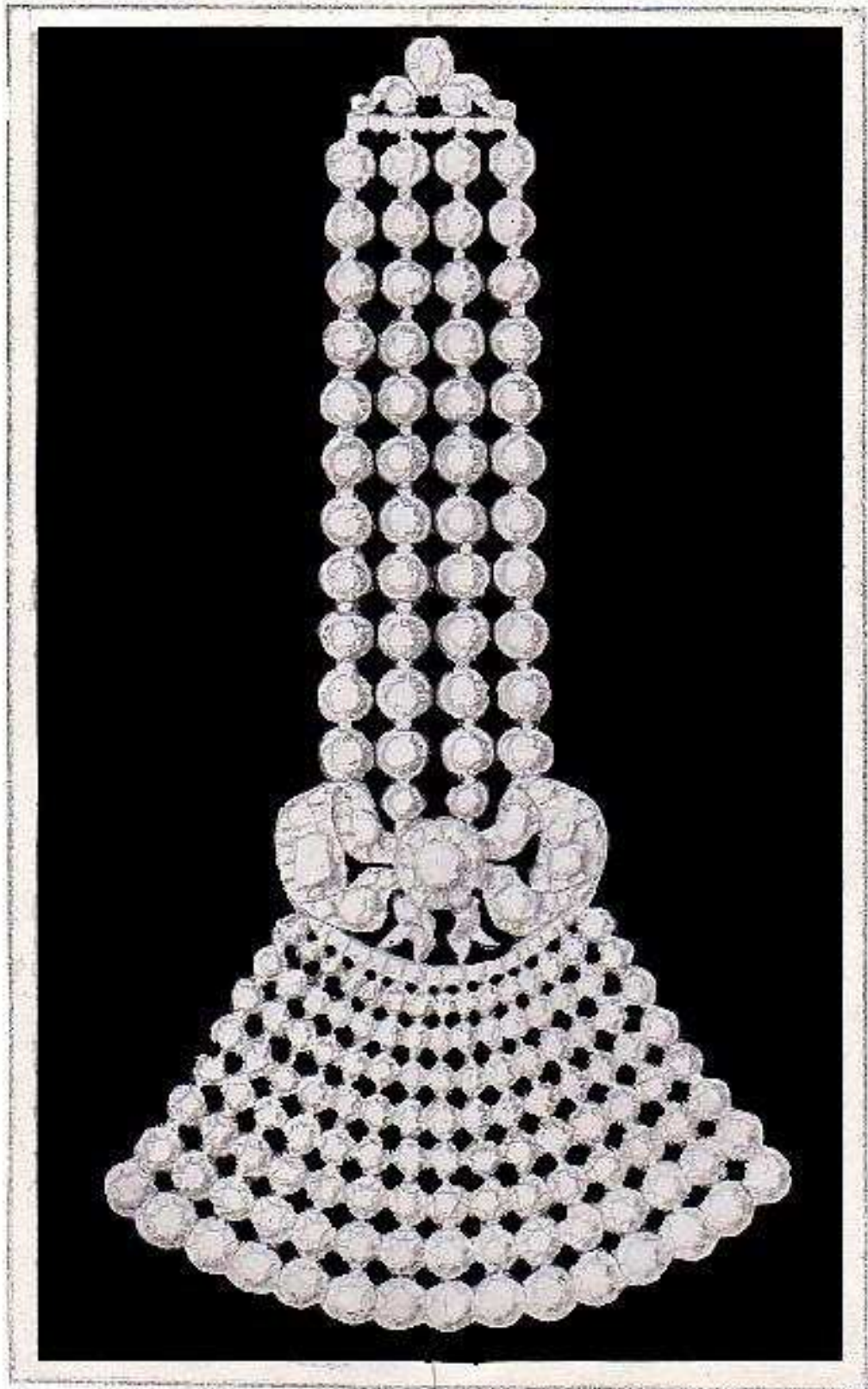
Il a été retranscrit le plus fidèlement possible, en tenant compte de sa lecture parfois difficile.

Ce document est copyrighté, il est destiné à une lecture personnelle, et ne saurait être diffusé ou reproduit d'aucune façon, entièrement ou partiellement (tous droits réservés) sans l'accord des petits-enfants (Famille Pierre Mollet) de Madame Germaine Martial-Bernard.

Il est accessible sur Internet pour les raisons précitées...



Chronique Familiale



1885

Cette année, si fertile en occupations, passa rapidement et, en 1885, Charles Martial Bernard, ayant maintenant en dehors de ses devoirs professionnels, pour lesquels mon Père le secondait activement, des occupations et charges multiples très importantes, résolut de prendre une retraite relative, en confiant définitivement à son fils, sa succession, en lui laissant aussi, pour l'exercer, le cadre dans lequel, depuis plus de soixante ans, les affaires avaient prospéré.

Mes Grands Parents quittèrent donc la rue de la Paix, pour s'installer provisoirement 28 rue de Turin.

Cette « passation de pouvoir » avait également pour raison le futur mariage de mes parents, dont le projet vint le jour au début de l'année. Bien peu de détails nous sont parvenus, cependant, en consultant un fort ancien livre de comptes, je trouve, marquées, des dépenses assez caractéristiques, comme « un trousseau » de la maison Tribout, des candélabres, une suspension de bronze, une pendule de chez Lerolle, des gants, des « souliers habillés » et, enfin, une facture de Mme Moulinès, couturière, qui avait certainement confectionné la robe de la mariée, en damas blanc à dessins de plumes dont je possède encore un morceau et qui devait être fort somptueuse.

Un peu plus loin, se trouve la note du « mariage à l'Église ».

Celui-ci eût lieu le 2 mars, à Saint Vincent de Paul dont les hauts escaliers étaient ce jour là, m'a-t-on dit, couverts de neige.

Il y avait « des demoiselles d'honneur », dont Magdeleine et Suzanne Charrière, âgées de 5 et 4 ans, devaient être les plus petites !

Enfin, toujours en examinant le carnet de dépenses, on peut savoir par la note « musique et bal mariage » que, ensuite, une réception eût lieu. Quel en fut le cadre ?

Peut-être les parents et amis furent-ils conviés à danser dans la maison du 9 rue des Petits Hôtels où Eugénie Varin, sa Mère (Marie Victoire Richer), et sa Grand-Mère Richer, née Augustine Marie Lelou, demeuraient, et dont chaque étage abritait l'un des membres de cette nombreuse famille, dont les cinq frères et leurs sœurs étaient, depuis longtemps, les habitants.

Je vois alors, en en parlant, vaguement, dans ma mémoire, une certaine visite de jour de l'an, au plus jeune des oncles de ma Grand-mère, Charles Leleu, qui y demeurait encore, et je me souviens de lui, coiffé de sa calotte, et de sa femme, portant un bonnet de dentelle noire, nous accueillant dans leur salon. Plus tard, « la tante Charles », devenue veuve, recevait encore, au moment des fêtes ses nombreux enfants, petits enfants et neveux, et je vois encore le cadeau qu'elle me fit d'une grande poupée aux cheveux bruns et à la tête de porcelaine, qui, sa clé une fois remontée, marchait, en disant « Maman », et fit mon émerveillement ! Elle existait encore au grenier en 1939, mais disparut de Brunoy avec les occupants (allemands).

... Nous voici bien éloignés, dans le temps, du jeune ménage qui, pour la deuxième fois, depuis 1826, allait succéder, dans le même lieu, à la génération précédente.

Cependant, depuis plusieurs années, la rue de la Paix était devenue le fief absolu des joailliers, remplaçant le Palais Royal, où depuis Louis Philippe, il avait été de mode, après le « souper », pris à six heures, de s'aller promener pour admirer, sous les « galeries » du Palais, les bijoux et les décorations qui brillaient aux étalages.

Ceux-ci étincelaient maintenant dans les magasins du « quartier de l'Opéra », ainsi que l'on disait depuis (il y avait 10 ans) l'inauguration du chef d'œuvre de Charles Garnier. On ne voyait, de chaque côté de la large rue, que les enseignes de noms connus, au dessus des vitrines chatoyantes. Mais, si, au numéro 9, se trouvait celles de Mellerio, il n'y en avait pas au n°1, car les salons de Martial Bernard, ainsi que l'indiquait, au rez-de-chaussée, une discrète plaque de marbre, étaient au premier étage.

À leur retour du classique voyage en Italie du Nord, le petit fils de Jean Benoît prit possession avec sa jeune femme, du grand appartement où ils allaient travailler et vivre désormais.

Mais cette maison, à l'aspect ancien, déployant sur sa façade sept fenêtres par étage, n'avait pas été construite après le percement de la « rue Napoléon », car, par un hasard étonnant, se trouvant à l'alignement exact de cette nouvelle voie, elle échappa seule à la démolition du Couvent des Capucines, que l'on avait édifié à cet endroit, sous Louis XIV.

Située au coin de la rue Neuve des Petits Champs, elle avait pour voisin, à sa gauche, séparé par un étroit passage, un bâtiment construit sous l'Empire et dénommé le « bureau du timbre », que était ensuite devenu, au cours des décades suivantes le « bureau du timbre royal », pour reprendre, sous Napoléon III, celui du « timbre impérial », pour disparaître ensuite.

En 1885, 59 ans s'étaient écoulés depuis qu'en 1827 un « Etat des lieux » avait été établi en même temps que le bail de location de mon Arrière Grand Père.

Aussi est il probable que beaucoup de modifications étaient survenues dans l'aménagement intérieur de l'appartement.

Nous allons cependant l'examiner, car il doit être fort pittoresque : « le grand appartement » est situé au premier étage au dessus de l'entresol, ayant son entrée par l'escalier principal. On y entre par une antichambre, décorée de « pilastres de menuiserie », d'où l'on pénètre, à gauche, dans la salle à manger, éclairée, sur la cour, par deux croisées, entre lesquelles se trouve une glace « d'un seul morceau » de 2m10 de haut.

Aux deux côtés de la porte d'entrée, deux piédestaux, à droite, un poêle, avec socle et corniche, et deux bouches de chaleur, le dessus en marbre bleu turquoise, le tout, surmonté de la statue de la Muse Hébé, en plâtre, de 1m15 de haut, sur un socle de pierre.

En face, une statue de la Muse Flore, de même hauteur, tenant à la main droite un vase, et, de l'autre, une coupe. Les murs du pourtour ont des compartiments, séparés par six pilastres, couronnés de moulures faisant chapiteaux et corniches au dessus des portes, avec « astragales » le tout, en stuc, blanc veiné.

Le salon, à droite de l'antichambre, est éclairé sur la rue de la Paix par trois portes croisées dans leurs petits bois, chacune fermée d'une espagnolette à poignée pleine, en cuivre, enrichie d'ornements et de ciselures. En dehors, un balcon contourné au devant des trois croisées du salon. Dedans, dans les trumeaux entre les trois croisées, deux glaces en « deux parties ». Sur le mur opposé, et en face des deux trumeaux deux tableaux de grande dimension. L'un représentant une rue de Marly, avec l'abreuvoir que surmontent les deux chevaux de frise déposés, actuellement, aux Champs-Élysées. L'autre, une rue de Rome, représentant une cascade, avec deux colonnes au sommet. Ces deux panneaux sont d'Hubert Robert.

Ouvrons une parenthèse, au sujet de ces beaux panneaux qui avaient subsisté dans l'appartement jusqu'en 1890, quand nous l'avons quitté. L'abrevoir de Marly avait été copié par mon Grand Père, en aquarelle et ce charmant petit tableau nous en laisse le souvenir. Malheureusement, son pinceau n'a pas reproduit la seconde toile qui représentait « la villa Tornolia », à Frascati : un escalier d'eau, que dominant deux colonnes à torsades de feuillage sculpté, descend vers un bassin circulaire, flanqué de deux statues de Sources.

Les deux toiles, de 2m70 x 1m90, ont été exposées en 1933, à l'Orangerie des Tuileries, où j'avais été les admirer. Le catalogue mentionnait qu'à cette époque, elles appartenaient à un parisien : Monsieur Sylvain Giraud, dont je n'ai pu découvrir l'adresse.

Donc, dans le grand salon, le plafond est peint d'une frise à dessins coloriés, (nous dit l'état des lieux) avec oiseaux et bordure vermillon, à la turque. Dans les intervalles, des branches de laurier. La corniche formant le pourtour de la dite pièce, est composée de moulures dont une partie est dorée. Au bas des murs, des plinthes, peintes en couleur de Marbre Grillole d'Italie.

À droite du salon, une chambre à coucher donne aussi sur la rue de la Paix, par une croisée à deux vantaux. Faisant face à celle-ci, une alcôve, avec aux deux côtés, des colonnes de merisier. À droite de l'alcôve, une porte, ouvrant sur un cabinet, aussi en façade. On trouve dans la dite pièce une cheminée de marbre blanc veiné, avec consoles et pilastres doubles, et, pour soutenir la traverse, deux têtes Égyptiennes en cuivre. Au dessus, de la cheminée, dans un tympan, une couronne en bois doré, avec ruban, renfermant une glace d'un seul volume de 1m32 de haut.

À gauche du salon est un autre cabinet en façade, la dite pièce a une cheminée de marbre blanc, relevé de carreaux de faïence. En dessus de la dite, une menuiserie formant pilastres, avec chapiteaux « astragale » surmontés d'un fronton avec ornements, le tout renfermant une glace d'envolée de 1m35 centimètres.

Cabinet de toilette, à la suite.

Et, à côté, se trouvent les « Anglaises », éclairées sur la cour du timbre, qui ont un siège en menuiserie garnie, de la cuvette de Fayence anglaise. Ce cabinet d'aisance est coupé en deux sur la hauteur, pour former une soupenne, avec une échelle de marchepied de 8 marches pour atteindre le réservoir des Anglaises, qui est en chêne doublé de plomb, avec tuyaux de plomb.

Cette dernière description me fait souvenir que mon Père, parlant quelquefois de sa jeunesse, racontait que, journellement, rue de la Paix, le « porteur d'eau, montait à l'étage, ses seaux pleins, suspendus aux extrémités d'une barre de bois galbée, qu'il portait sur ses épaules. Autant de fois qu'il en était nécessaire à la consommation quotidienne. Il en était de même pour le charbon devant servir à l'alimentation de la cuisine et du poêle, ainsi que du bois, à celle des cheminées.

Voici donc un résumé de « l'état des lieux », qui paraît se rapporter, d'après quelques détails, à une installation datant du premier empire, laquelle nécessairement avait dû être modifiée dès que Jean-Baptiste y arriva.

Dernièrement, ayant voulu connaître l'actuel état des lieux, et, ayant franchi le grand porche cintré de ma maison natale, puis une large entrée, laissant, au fond à droite une cour, commune avec la maison voisine (qui a remplacé le monument du Timbre) il faut, sur la gauche monter quelques marches, pour se trouver au bas de l'escalier.

Celui-ci, vertigineusement, s'élève, avec au tournant un petit palier et pour arriver en haut, on compte trente neuf marches, bordées à main droite d'une rampe de fer forgé... Un ascenseur a été établi sur le mur gauche... Car les clientes de la grande maison de couture Grès, laquelle possède tous les étages, peuvent ainsi gagner ceux-ci sans effort.

Ayant prévenu de ma visite, je suis, dès la porte franchie, accueillie avec une grande amabilité, par une charmante personne, dans une antichambre de forme carrée, dont le plafond d'une normale élévation, est soutenue par d'élégants piliers à chapiteaux corinthiens – antichambre, qui la porte d'autrefois ayant été supprimée, communique directement à droite, avec le salon.

Là, c'est un véritable éblouissement : la longue pièce dont les trois croisées donnent sur la rue de la Paix, élève son plafond à au moins six mètres.

Sur la gauche elle communique par de larges ouvertures, de chaque côté d'un large panneau, avec l'ancienne chambre et les autres pièces suivantes.

De même, sur la droite, avec les deux autres « cabinets », toutes les cloisons entre ces pièces ayant été abattues. En levant les yeux, on voit une corniche très avançante, régnant au plafond, si élevé. Et du côté des fenêtres, ainsi qu'au haut des murs transversaux, cette distance est occupée par de grands « œil de bœuf », aux rosaces de bois, vitrées formant, avec des cintres en relief et des délicats ornements qui les accompagnent, une très belle harmonie.

Cette longue suite de salons, qui, certes, ne ressemble plus du tout à notre logis d'autrefois, est toute d'un ton ivoire et, propice aux « présentations des collections » ne comporte qu'un très sobre mobilier de grands canapés de même teinte, ainsi que quelques fauteuils.

L'aimable accompagnatrice me montre, au bout d'un salon, une pièce, dont le plafond est réduit de moitié, puis me guidant par un petit escalier intérieur, nous montons jusqu'au demi étage du dessus, où se trouvent, éclairées par de basses fenêtres, des pièces servant d'ateliers.

Sur les cloisons qui les entourent, on voit des cintres et des ornements semblables à ceux qui, dans les hauts salons, garnissent le sommet des murs.

Ces appartements aux bas plafonds sont tous desservis par un étroit escalier en colimaçon venant du rez de chaussée, où il débute au fond de la cour. Ce serait, paraît-il pour, en hiver, avoir moins froid que dans les grandes pièces, qu'ils avaient été conçus – en empruntant une partie de la hauteur de celles-ci.

Mais à quelle époque, depuis Louis XIV ? Les décorations somptueuses, que l'on admire dans les salons, sont elles celles datant de la construction de ce couvent des Capucines, où depuis 1686, les jeunes filles de familles princières, et de haut lignage, étaient élevées ?

Ce qui n'empêchait cependant pas un aspect très mondain de leur existence de pensionnaires. Car les fréquentes visites des nobles parents et amis devaient obligatoirement être reçues dans des « parloirs » ayant un cadre suffisamment somptueux pour s'harmoniser avec le mobilier, les riches habillements, les manières et les usages, qui étaient si pompeux et cérémonieux à l'époque.

Le croquis ci-contre est celui d'une de ces chambres qui se trouvaient dans le grand appartement dont mon Père, dans sa jeunesse, habitait l'un d'elles, et où l'on reconnaît quelques objets venus jusqu'à nous. Elle fut peut-être ensuite la mienne, car je ne souviens que l'on me disait, lorsqu'un bruit venait du plafond bas – « tu entends maimaine, c'est le Père Vince qui se fâche parce que tu n'as pas été sage ».



Pendant que mes parents s'installaient dans le si ancien et spacieux logis que nous venons de visiter, mon Grand Père et ma Grand Mère se préparaient à quitter la rue de Turin pour aller habiter au 9 du Boulevard Malesherbes.

Cet appartement donnait à l'entresol, sur cette large voie, créée par Haussmann, dont les arbres commençant à grandir, abritaient les fenêtres du trop vif éclat du soleil d'été.

Mais, si les plafonds ne s'en trouvaient point aussi élevés que ceux de la rue de la Paix, les pièces étaient grandes et nombreuses, avec un grand salon à trois fenêtres, auquel un mobilier Louis XV, couvert de velours de Gênes, le tapis de Smyrne, à dessin bleu sur fond rouge, et les grands rideaux de même couleur, donnaient une ambiance confortable.

Un grand lustre, aux larmes de cristal, l'éclairait, les jours de réception, de ses vingt quatre bougies, tandis que, disposés, près des fenêtres, sur des meubles japonais, deux hauts vases de même origine, transformés en lampes à huile à remontoir, et surmontés de globes blancs, ainsi que des candélabres dorés, encadrant, sur la cheminée une statue de bronze, donnaient, les soirs quotidiens, une suffisante lumière.

Le petit salon, communiquant avec cette pièce, possédait une « garniture de cheminée » constituée par deux cariatides tenant haut leurs bougeoirs, tandis qu'en leur milieu, sur la pendule de marbre noir, une « Sapho », de bronze aussi, semblait réfléchir !... Les fauteuils et chaises Napoléon III, à médaillon, garnis de velours ciselé grenat, un tric-trac « empire » ainsi que le « piano forte » à la forme de table, cachant son acajou primitif sous une couche de vernis noir (qui la revêt encore) constituaient, éclairés par un charmant lustre de Venise aux fleurs multicolores, l'ameublement.

Dans le bureau de mon Grand Père se trouvaient des meubles et un lustre empire, ainsi que la petite bibliothèque à fronton triangulaire de Jean Benoît, garnie de ses livres anciens et de ses cartons verts.

La salle à manger prenait jour sur une grande cour.

Le style Henri II régnait ; son buffet, ses deux « servantes » et ses chaises de cuir de Cordoue aux dossiers carrés, rangées le long des murs et autour de la table ronde, qui reposait sur un tapis d'Orient à bordure verte. Elle était chauffée par un poêle de faïence, construit dans le mur qui, avec son réchauffe plats, accentuait la « note moderne ».

Dans les quatre chambres, des cheminées de marbre, aux chenets dorés permettaient de rendre l'atmosphère plus douce, à l'aide de bûches. Celles-ci étaient montées à l'étage par le « marchand de bois et charbon », au moyen d'un « crochet à dos », garnis de bretelles, sur lequel elles étaient empilées avant d'être déversées dans le « coffre à bois », en provision.



Tel était le « confort », qui nous paraît bien relatif, dont on jouissait en 1885... et qui, au cours des décades suivantes, a été amélioré petit à petit, par l'éclairage des « salamandres »... en attendant que l'électricité, à la mesure des découvertes, en soit peu à peu, l'application à l'éclairage et que, vers 1900, les lustres, lampes et candélabres en soient transformés.

Dans ce nouveau cadre... « moderne » il était aisé de recevoir ; c'est ce que mes Grands Parents firent dès ce moment.

La maîtresse de maison consignait dans un carnet les réunions qui (ayant beaucoup de parents et d'amis, ainsi que de nombreuses relations dans les milieux professionnels judiciaire, municipal ou politique) étaient données fréquemment. C'est ainsi que les renseignements sur ces dîners d'une vingtaine de convives, sont parvenus jusqu'à nous, donnant le ton et l'ambiance d'un temps aux coutumes révolues.

Louise Seguin, que nous avons connue si courageuse en 1870, durant la Commune, était toujours la fidèle servante de la maison, et devenue une parfaite cuisinière, c'est elle qui exécutait les délicats menus de ces agapes assez cérémonieuses.

Car, alors, de telles mondanités ne pouvaient être envisagées, par les hommes, qu'en habit, avec la « garniture des 3 boutons de perles » adornant la chemise plissée, et naturellement, la cravate blanche, et pour les dames, il fallait qu'elles rivalisent d'élégance, par leurs décolletés garnis de brillants colliers, leurs robes à « poufs », leurs coiffures à aigrettes, leurs bijoux, leurs gants longs, et leurs éventails !

Dès avant le dîner, le valet de chambre, vêtu d'une livrée à boutons dorés remettait à chaque invité, à son arrivée, un petit carton, lui indiquant à quelle dame il offrirait le bras pour se rendre dans la salle à manger. Lorsque ce moment était arrivé, avait lieu l'identification de chaque couple qui, s'étant rassemblés, parmi les courbettes et les sourires, formaient alors une sorte de procession, dans les pas l'un de l'autre, pour se diriger par les portes grandes ouvertes, vers la table servie, en suivant la maîtresse de maison, dont le cavalier était naturellement extrêmement flatté !

Dans ce temps là, on devait être convié à « sept heures précises », et nul n'arrivait en retard, de sorte que même si le repas était important, ce devait être vers les 9 heures que l'on servait, au salon, le café. Celui-ci attendait, sur la table Louis XV marquetée, disposé sur de vastes plateaux où brillaient le service d'argent et les jolies tasses multicolores de fine porcelaine de Minton.

C'était alors, un brouhaha d'allées et venues, de conversations animées, jusqu'au moment des « liqueurs », dont le coffret, ouvert, laissait apparaître les quatre flacons et les petits verres de cristal, suspendus à des armatures dorées, dont des mains délicates les extrayaient. Chaque petit verre à pied était alors posé sur un minuscule plateau rond de

laque japonaise, avant que la liqueur parfumée y soit versée devant le consommateur souvent. . .

Mais, ensuite, pour ne pas que la fumée incommode les dames, les messieurs se retiraient, dans le petit salon, où ils pouvaient alors déguster sans soucis, l'arôme des gros cigares qui étaient à la mode et que mon Grand Père tenait renfermés dans un coffret de bois sculpté, où, glissés dans une planche trouée, ils se trouvaient debout. Lorsque cette dégustation était terminée, ces dames, qui avaient habillé, voyaient réapparaître les habits.

Alors souvent, on jouait aux cartes, dont le dernier jeu du moment était le « whist » précurseur du bridge. Mais, parfois les invités demandaient au maître et à la maîtresse de maison de bien vouloir « leur faire plaisir ». Ma Grand Mère, élève du compositeur et virtuose Ravina, se dirigeait vers le piano, pour accompagner son mari, qui avait une voix très agréable.

Que chantait-il ?

Était-ce, se souvenant de les avoir fredonnées dans sa jeunesse, les chansons de Béranger ? Ou bien, de Rossini, le grand air de Figaro ou celui de la calomnie, distillée par Basile ? Des airs d'Offenbach, dont la verde avait enchanté le second empire ? A cette époque, Auber, Halévy, Ambroise Thomas avec Mignon, Gounod et son Faust, puis Bizet avec Carmen et même Massenet, à ses débuts, pouvaient lui donner un large choix de répertoire.

Du reste, il avait toutes sortes de talents, soit pour écrire des poésies de circonstance à l'occasion de fêtes ou d'anniversaires de ses proches ou amis, soit pour illustrer les « menus » qui sur la table, indiquaient aux convives leurs places, et la liste des plats.

Ceux-ci étaient d'une abondance incroyable car moins du quart nous suffirait.

Ces mets, si nombreux et divers étaient servis dans la vaisselle de porcelaine qui (je crois) était celle de Jean Baptiste Martial Bernard, dont chaque pièce avait une bordure de lignes dorées, vertes et noires et un chiffre, des mêmes couleurs ; des initiales : M.B.



Les desserts étaient offerts dans de fort jolis compotiers de toutes grandeurs, et des assiettes à pied, décorés de rinceaux dorés s'entremêlant avec de romantiques fleurs peintes. A cette époque, il était de mode de disposer sur tout le centre de la table, les fruits et friandises que l'on devait consommer à la fin du repas, et c'était dans ces récipients de différentes hauteurs, une exposition de petits fours, de sucreries, de fruits aux couleurs variées qui réjouissait la vue.

Au centre, dans un « surtout » ovale, à la bordure d'argent, repercée et ciselée, était disposée une large décoration de fleurs, et souvent de chaque côté, en « bout de table », des chandeliers assortis ajoutaient l'éclat de leurs bougies à celles de la suspension.

A la fin du repas, on apportait à chaque convive, un très joli récipient de cristal, contenant de l'eau tiède, où surnageait une rondelle de citron... et c'était à qui, tout en continuant à bavarder, aurait le geste le plus élégant pour y tremper négligemment le bout des doigts et les essuyer ensuite à la vaste serviette damassée, blanche et luisante comme du satin, qui, froissée, était reposée, ensuite, sur la table, alors qu'au début du repas, elle s'étalait sagement pliée, sur l'assiette, en une décoration géométrique !

Je ne sais si, en cet été 1885, mes parents allèrent séjourner à Brunoy, car « Grand Mère Richer » qui, âgée de 84 ans, avait eu la joie de voir le mariage de sa petite

Eugénie, fut en juillet, rappelée à Dieu. Depuis longtemps, elle ne pouvait marcher, et elle passait ses journées dans un grand fauteuil capitonné et articulé, dont les jambes étaient maniables, ainsi que le dossier, par une crémaillère (il a séjourné longtemps dans le grenier de Brunoy).

Mais ce n'était pas la maison de la route de Brie, qui servait d'habitation aux membres de ma famille.

J'ai entendu dire que leur résidence avait été, autrefois aux Bossérons, rue des Carouges, mais, dès avant 1885, c'était dans la « Maison Pierron » que ma Grand Mère Varin passait la belle saison. En d'autres quartiers de Brunoy, qui n'était alors qu'un charmant petit village, tranquille et campagnard, au bord de sa jolie rivière, d'autres membres de la famille Leuleu avaient élu domicile, comme un oncle de ma Grand Mère : Jean Baptiste Antoine Leuleu, (1791-1874) qui était le Père d'Eugène Leuleu. Au moment où l'on établissait les tracés des chemins de fer, comportant d'importants travaux d'arts, l'ingénieur chargé de la construction du viaduc franchissant l'Yerres, entre la commune du même nom et Brunoy avait fait édifier un châlet, sur un terrain proche de son chantier. Mais il l'avait situé presque en haut de la pente assez accentuée qui montait jusqu'à la route.

L'érection du vertigineux ouvrage qui enjambe la rivière de ses arches, dura jusqu'en 1856. A ce moment l'ingénieur abandonne sa maison provisoire, qui se trouva à vendre. L'«Oncle Antoine» appréciant sa situation dominant le grand terrain qui l'entourait, ainsi que la proximité de l'Yerres, l'acheta. Et c'est depuis 114 ans qu'après lui, son fils Eugène, sa petite fille, Amélie Charrière, ainsi que ses enfants, ont habité « le Châlet » qui par deux fois fut agrandi, et où «Tante Mane» reçoit maintenant, en été, une partie des trois générations qui viennent après elle !

« La Tante Casimir Leuleu » dut habiter aussi, avant 1870 la rue du Réveillon (à gauche, non loin de la rue de la Glacière) dont le mari était aussi un oncle de ma Grand Mère ; ils avaient pour fille Amélie Leuleu, devenue Madame Pourcelt, parents de Marguerite Vincent, qui furent suivis de 3 générations de notaires. Lorsque j'étais enfant, ils demeuraient « Côte du petit Château », quelques dizaines de mètres plus haut que celui-ci, qui, avant la révolution avait été la résidence fort animée, et fertile en fêtes, de « Monsieur, Frère du Roi » devenu à la restauration Louis XVIII.

La résidence d'été de mon arrière Grand Mère n'était donc pas éloignée de celles de ses parents et je ne pense pas qu'en 1870 elles aient été pillées par les « Prussiens », dont, dans mon enfance, j'entendais raconter les méfaits dans beaucoup de maisons, mises à sac.

Cette « Maison Pierron », en location au prix de 3000 francs par an, avait son entrée, comme maintenant, place Saint Médard, au coin de la rue du Donjon, étendant son jardin tout au long de cette voie. Bien que, pour rendre le tournant moins dangereux, on ait il y a quelques années, amputé le Bâtiment de plusieurs mètres sa façade, à l'aspect vieillot, teintée de crépi crème, et son haut toit de vieilles tuiles sont demeurés semblables, à quelque distance, en retrait de la grille dont un petit jardin la sépare. Du côté droit, une annexe en meulière en rompt toujours l'harmonie ancienne ; c'est là que se trouvaient plus tard nos chambres.

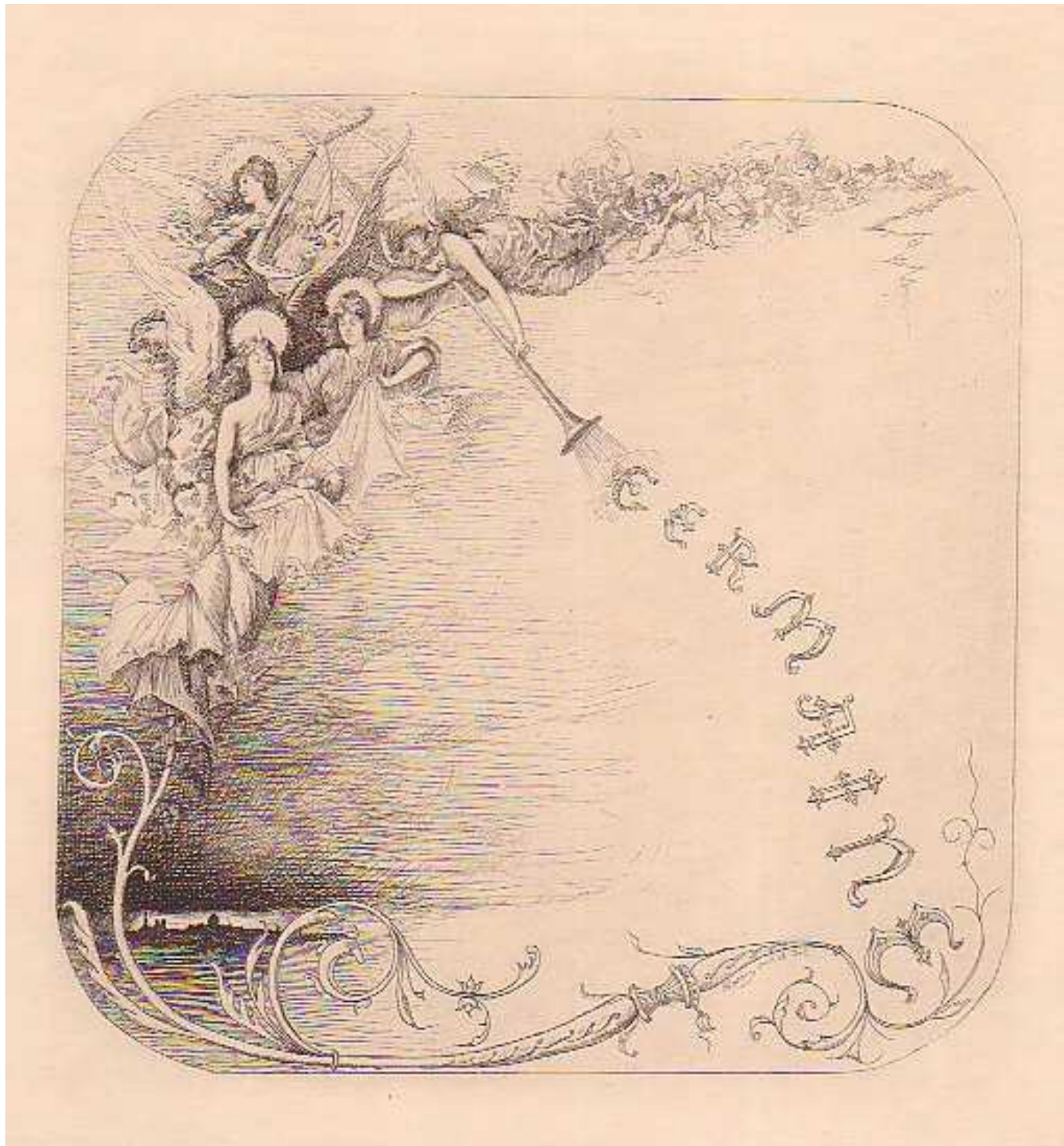
Derrière la maison, le jardin était ombragé de beaux marronniers, dont l'un, maintenant, bien vieux et réduit de branches, est encore debout. On peut le voir au temps de sa beauté, sur un tableau de la chambre verte du premier étage, œuvre de mon oncle, et faisant, pendant à l'image du magnifique puits, qui était situé à l'entrée du potager, avec sa large margelle, entourée d'un haut treillage garni de vignes. Il servait, en ce temps, au moyen de corde, de seau, de poulie, puis d'arrosoir, à étancher à la main, la soif des légumes et des fleurs. À cet endroit, en tournant perpendiculairement à droite, une large bande du jardin s'en allait jusqu'à un petit bois, qui devait rejoindre, par le bourg la propriété de Maître Fabre, notaire (actuellement Robert Faij).

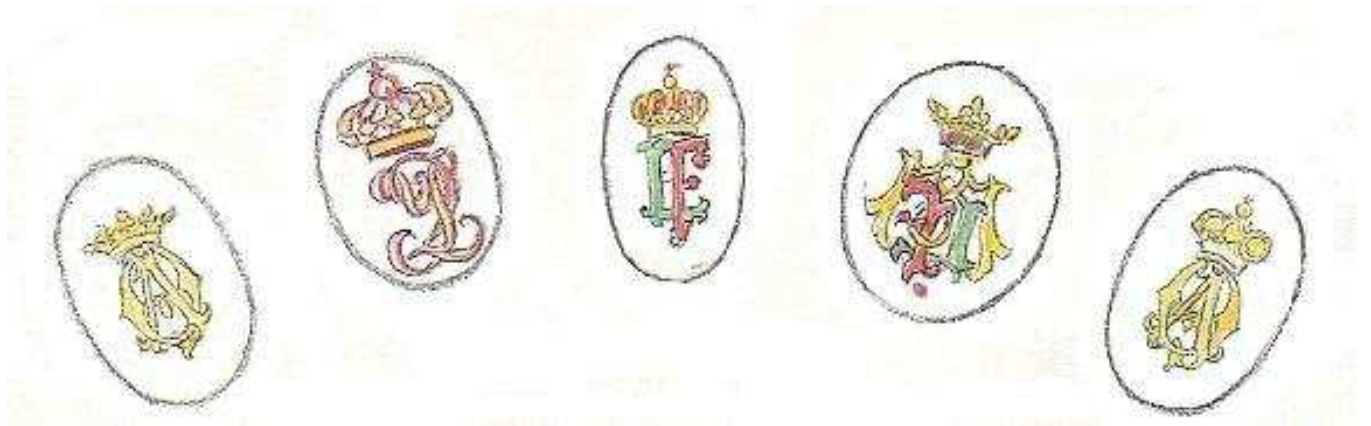
Tout en haut du jardin, se trouvait la « resserre » où le vieux jardinier Davois, allait, ses deux arrosoirs de cuivre aux mains, arroser ses boutures de « géraniums » comme il disait.

De l'autre côté de la rue du Donjon, était situé la « maison Kaltenbak », qui en occupait la longueur jusqu'au chemin de fer, et dont les hauts arbres, constituaient, avec les nôtres, un grand « espace vert » ! Celui-ci a disparu complètement, au cours des décades, depuis 70 ans, remplacé d'un côté par les pavillons de la Villa Angèle, et, de l'autre, par la construction, du marché et des maisons voisines. Ce qui rend aujourd'hui le site méconnaissable.

Avant cette incursion dans le passé, nous en étions restés en l'année 1885, durant la quelle Henri Martial Bernard continuait, rue de la Paix, à suivre les traditions de la « Maison » vieille alors de soixante-trois ans !

L'installation de l'appartement avait dû se parfaire peu à peu, ainsi que la préparation, pour le mois d'octobre, de la chambre de « bébé ». Je sais qu'une layette se préparait chez le lingeur Tribout, et que l'on pensait aussi au berceau, véritable balancelle à la monture et à la flèche de métal en torsade, dorée. Depuis, il a servi successivement durant trois générations, Sébastien et Géraldine (Guibert) y ayant aussi reposé, dans leur tout jeune âge. Une étonnante nouveauté pour l'époque, avait été commandée : une « voiture à l'Anglaise » ! Car, jusqu'à ce moment, les petits enfants avaient toujours été promenés dans les bras de leur nourrice, et c'est pourquoi ils étaient revêtus pour sortir, non seulement de leurs robes qui leur dépassaient les pieds, mais encore de pelisses extrêmement longues et ouatinées, afin de ne pas prendre froid. Cette voiture à la caisse de vannerie était montée sur quatre roues, et munie d'un système tournant, dont on pouvait modifier le sens, par rapport à la poignée et avait une capote pliante et basculante. Sa carcasse, demeurée longtemps dans la cave de Brunoy, a été fort malmenée par les occupants et peut être est elle disparue ! Elle a dû servir à Annette Billon, qui m'a soigné depuis ma naissance, et une fois les beaux jours venus, à me mener aux Tuileries, le beau jardin si proche. Naturellement, aucun souvenir ne me reste de ce temps où je n'étais qu'une petite chose inconsciente, mais j'ai retrouvé la longue liste des boîtes de dragées offertes aux parents et amis, par mon Grand Père, qui était aussi mon parrain, et pour laquelle mon oncle avait dessiné et exécuté, avec un art subtil, cette délicate gravure.





Bien que les fastes des anciennes cours aient, depuis la chute du Second Empire, disparu, mon Père et mon Grand Père étaient restés en relations suivies avec la plupart des familles qui avaient, jadis, apprécié leur art. Et, vers la fin de 1886, une correspondance fut échangée entre le Duc de Montpensier, qui habitait Madrid et celui-ci qui ayant félicité son Altesse pour la naissance d'un « petit Infant », le remerciait d'une lettre récemment reçue d'Espagne. En voici un passage, rappelant de très anciens souvenirs, vieux de 40 ans ! « Je n'ai jamais oublié combien lorsque, perdant mon cher Père, bien jeune encore pour prendre les affaires, combien, alors, vous m'avez encouragé et soutenu, en m'accordant votre confiance avec autant de bienveillance » En recherchant dans les « archives » je retrouve le « brevet », délivré à ce moment, par le fils de Louis Philippe :

« Aujourd'hui,

24 novembre de l'an mil huit cent quarante sept

Monseigneur Antoine Marie Philippe

Louis d'Orléans Duc de Montpensier

Etant à Paris, au Palais des Tuileries

À accordé, à Mr Martial Bernard, fils, bijoutier à Paris

Le Brevet de Fournisseur de S.A.R. Madame la Duchesse de Montpensier »

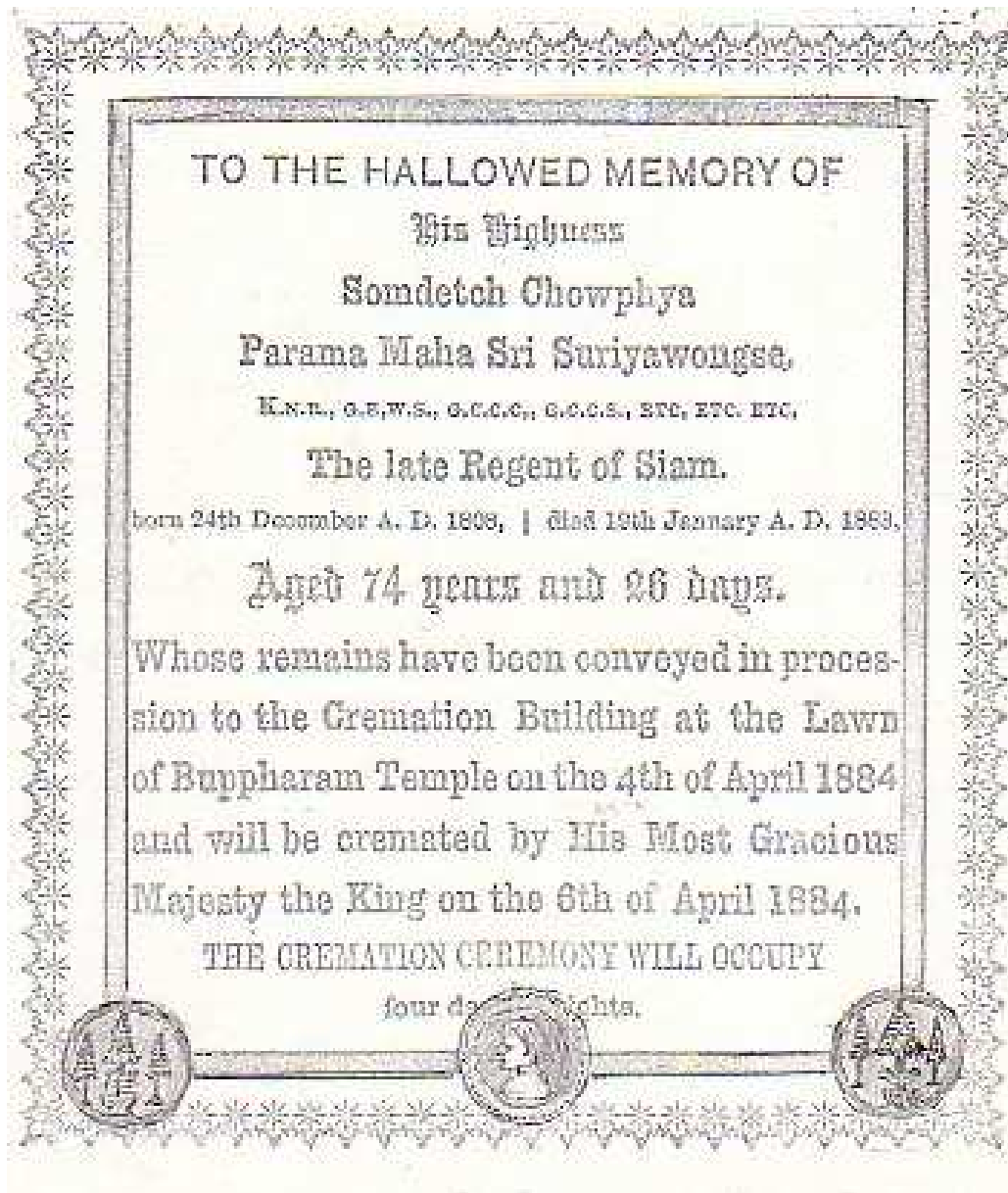
... l'autorisant à en prendre le titre et à le faire placer en devant de sa maison...

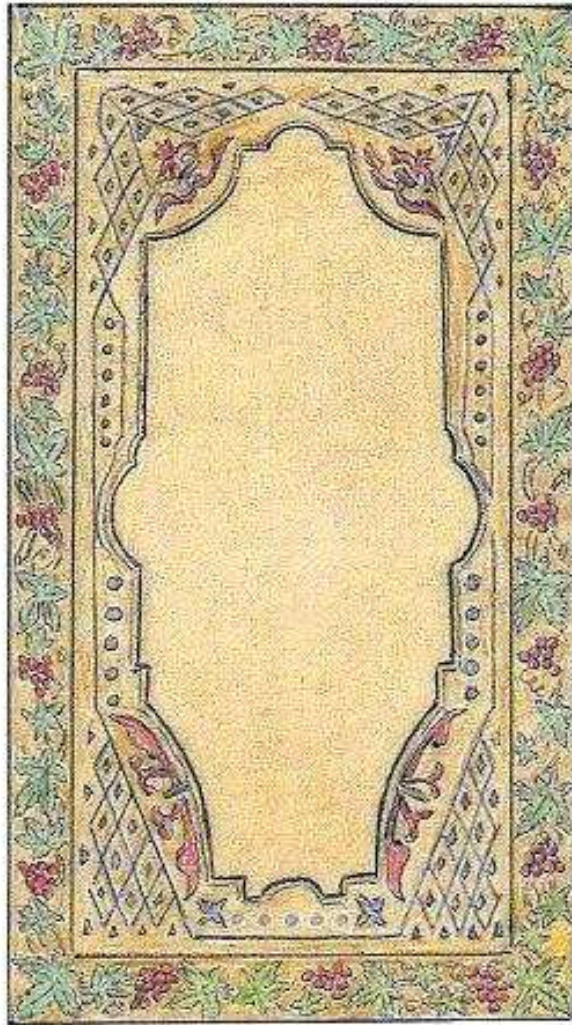
Elle a signé de sa main et fait contresigner par moi, Secrétaire de ses commandements »

Ce brevet n'est pas comme ceux de Madame la Dauphine (1826) et du Roi Louis Philippe (1832) inscrit sur parchemin, mais il n'en est pas moins « princier » portant gravée la couronne, surmontant le Chiffre A.O. celui du duc de Montpensier, que l'on retrouve sur deux de ces dessins de bijoux, exécutés, entre autres, pour la Cour d'Espagne.

Peu de temps après, au début de 1887, arrivèrent des nouvelles d'un bien plus lointain royaume. En effet, le même ministre des affaires étrangères de Siam, qui en 1869 avait commandé à son bijoutier, des décorations, écrivit rue de la Paix.

Mais, depuis 18 ans, ce n'était plus le même Roi qui régnait là bas, mais son fils. Du reste, en avril 1884 il était arrivé ce faire part annonçant la crémation de son altesse, accompagné d'une lettre et de l'envoi de 16 pièces d'argent, ayant servi lors de la cérémonie, en témoignage de l'amitié que le souverain défunt portait à mon Grand Père. Ce qui était pour lui un honneur extraordinaire ! Cette fois la commande comportait surtout des boîtes à bétel. Elles servaient comme des tabatières, à offrir au cours des réceptions, ce produit à ses invités. Il consistait dans des boulettes d'un mélange mastiquatoire à base de feuilles de cet arbuste, le Bétel, mélangées avec de la chaux et de l'amande de noix d'arec, sorte de palmier de l'Inde.





Croix du Soleil

On dit que ce produit avait pour « avantage » de noircir les dents, ce qui, au Siam devait être le comble de l'élégance et de la beauté !

Comme on peut le juger par les dessins, le contenant, tout d'or et de délicats émaux paraît vraiment avoir été trop raffiné pour le contenu !

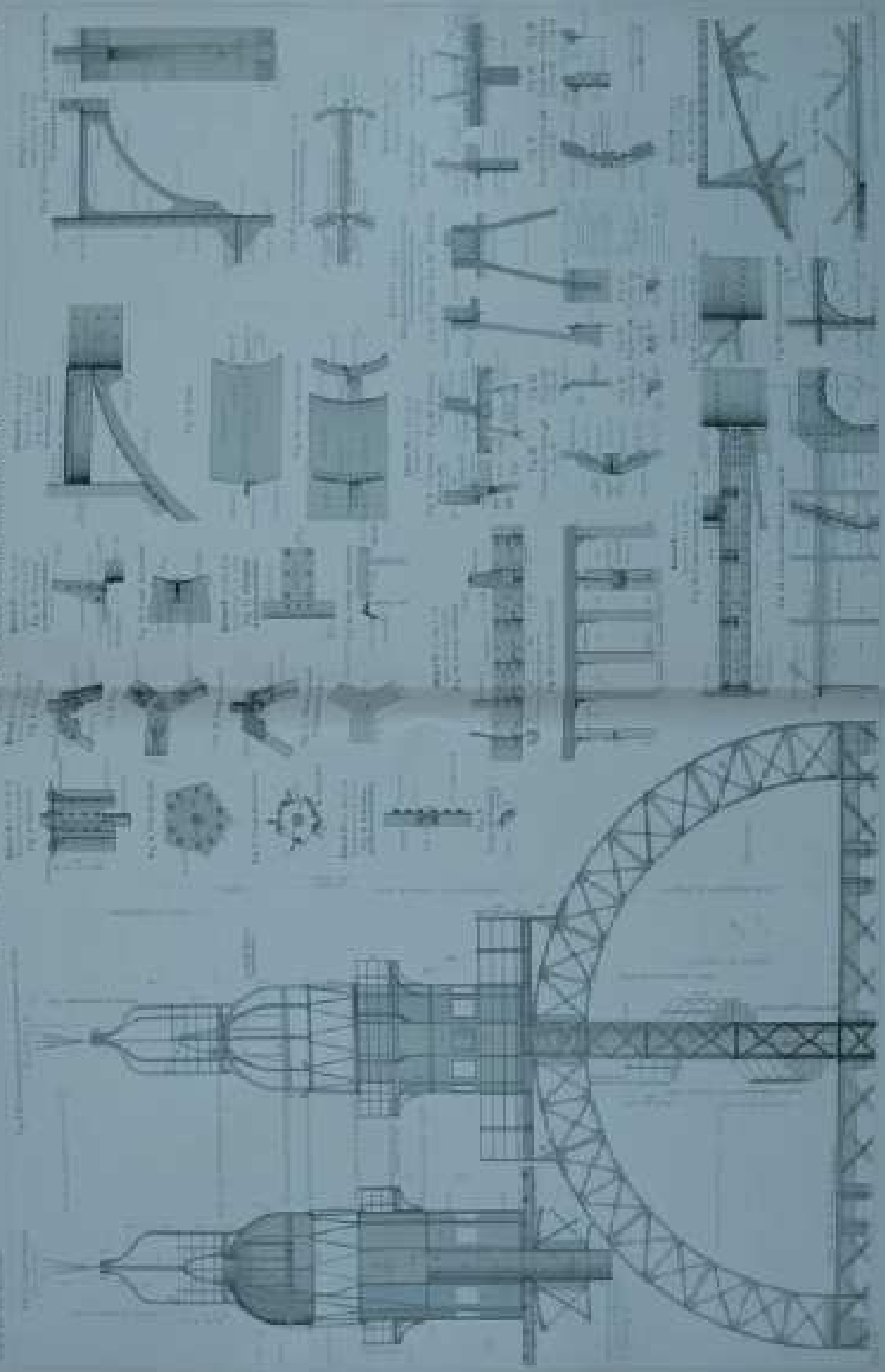
La Croix du Soleil porte à son sommet l'emblème du pays. Quand au bijou, il était tout à fait d'inspiration française.

Quittons ce pays, alors si lointain, pour nous retrouver en France où commençait à se constituer, dans le milieu de la joaillerie, un comité d'administration en vue de la future Exposition Universelle, projetée pour 1889, et dont la préparation s'avérait de longue haleine.

Mon Grand Père, en mars, fut nommé par le Ministre du Commerce, membre du comité pour l'admission dans la classe 37, des divers exposants. Le bureau fut présidé par lui, après un vote presque unanime des 15 membres qui le composaient, et qui étaient, pour la plupart, ses amis : Aucoc, Boucheron, Fouquet, Dècle, Marret, Mascuirais, Murat, Piel, Soufflot, dont j'ai plus tard, entendu parler bien souvent, et dont j'en ai connu plusieurs, liés d'amitié avec mon Père. Il y eut, certes, un très important travail d'organisation dans de multiples domaines, et qui dura presque deux ans. En même temps, dans tous les ateliers, une grande activité commença de régner, pour la conception et l'exécution des bijoux de cette « Classe 37 », qui devait se surpasser elle-même, dans cette compétition mondiale. A ce moment, un pénible événement vint attrister l'atmosphère de la rue de la Paix, car le très ancien collaborateur de mon Grand Père, Monsieur Léger, qui était assez âgé et fort dévoué, quitta ce monde ! Qui le remplaça, derrière son grand bureau ? Fut-ce déjà Monsieur Labry, devenu au cours des années, pour mon Père un aide si précieux et un véritable ami ? Et que, depuis ma petite enfance, j'ai toujours vu jusqu'à 1906, à la maison.

Tandis que, dans leurs différentes branches commerciales et industrielles, une quantité de pays se préparaient fébrilement à l'Exposition, un grand bouleversement affectait, à Paris, les abords de la Seine, au delà du pont d'Éna, en face du Trocadéro. Déjà, depuis 1886 de profondes fondations avaient été commencées pour la base de l'ouvrage surprenant, conçu par l'ingénieur Eiffel dès 1884, qui devait élever sa tour métallique jusqu'à 300 mètres de hauteur. L'auteur de ce projet, qui paraissait irréalisable à

PARTIE SUPÉRIEURE ENSEMBLE ET DÉTAILS.



beaucoup, s'était écrié, enthousiaste : « la France sera la seule nation dont le drapeau aura une hampe de 300 mètres ». Cependant, tout le monde ne partageait pas cet avis, et une cabale « la protestation des trois cent » fut montée par un grand nombre d'ennemis du projet, surtout artistes et écrivains, venant mettre quelques difficultés à sa réalisation. On dit que « les tracés » de la Tour, en vraie grandeur, avaient exigé 5000 feuilles de papier de 1mx80... et qu'il fallut, pour l'édifier trois cent « monteurs » qui étaient de véritables acrobates. Ils assemblèrent les éléments métalliques, préparés à leurs mesures exactes, au moyen de deux millions et demi de boulons. « Lorsque ce chef d'œuvre, d'une extraordinaire hardiesse, fut terminé la Tour, si décriée, eût un succès colossal ! » Et depuis, elle est devenue la « Marque de Paris » pour tous les pays du monde. Cependant, elle faillit disparaître en 1909, à l'expiration de la concession de 20 ans pour le terrain, et fut sauvée par l'installation, à son sommet... de la T.S.F. !

Voilà une partie du dithyrambe, signé « François Jourdain » que l'on peut lire dans l'Illustration, au moment de l'inauguration : « Nous nous trouvons devant le colosse. La voilà, cette tour, qui a suscité tant de colères et d'enthousiasmes. Elle est arrivée à la date fixée, à son heure, mathématiquement, implacable comme la destinée. Et sa tête orgueilleuse, sur laquelle flotte le drapeau tricolore, semble convier à son apothéose les peuples du monde entier, qui, depuis de longs mois répètent à satiété et avec une sorte d'admiration religieuse le nom de la divinité nouvelle. Bien campée sur ses jambes arc-boutées, solide, énorme, monstrueuse et brutale, on dirait que, méprisant les sifflets et les applaudissements, elle va, d'un seul jet fouiller et braver le ciel, sans s'occuper de ce qui s'agite à ses pieds... par une piquante coïncidence, elle se dresse à côté de « l'histoire de l'habitation » conçue par Charles Garnier, de sorte que, d'un seul regard, on peut embrasser le chemin parcouru par l'homme depuis que, poussé par la nécessité, il a cherché une retraite dans l'excavation d'un rocher, jusqu'au jour où il a élevé cette gigantesque ossature métallique, sans besoin réel, comme un passe temps de civilisé blasé ».

La Tour Eiffel dominait donc le Champ de Mars, dont la vaste étendue, jusqu'à l'École Militaire, était parsemée de bâtiments nombreux, et aussi, de jardins, jusqu'au « Pavillon central », dont la haute porte, surmontée d'une imposante coupole, conduisait par un large hall, à la « Galerie des Machines ». Celle ci, immense bâtiment à la charpente uniquement métallique, qui occupait toute la largeur du Champs de Mars,

renfermait les plus récentes découvertes et inventions que, dans le monde entier on avait conçues pour les progrès de l'Industrie.

Avant de pénétrer dans ce lieu probablement fort bruyant, on pouvait s'arrêter, surtout le soir, à l'entrée du Pavillon Central dont la coupole illuminée servait de fond aux jets d'eau colorés du bassin des « Fontaines Lumineuses ». Celles ci étaient une extraordinaire nouveauté, et n'avaient pu être conçues que grâce à l'électricité, dont les progrès avaient débuté relativement depuis peu.

Toute une installation compliquée composée de sources lumineuses, de réflecteurs, de plaques de verres, de couleurs diverses, se trouvait sous le bassin, maniée souterrainement par des électriciens, ce qui permettait de varier à l'infini les teintes des gerbes d'eau.

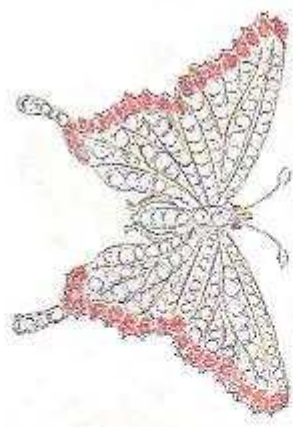
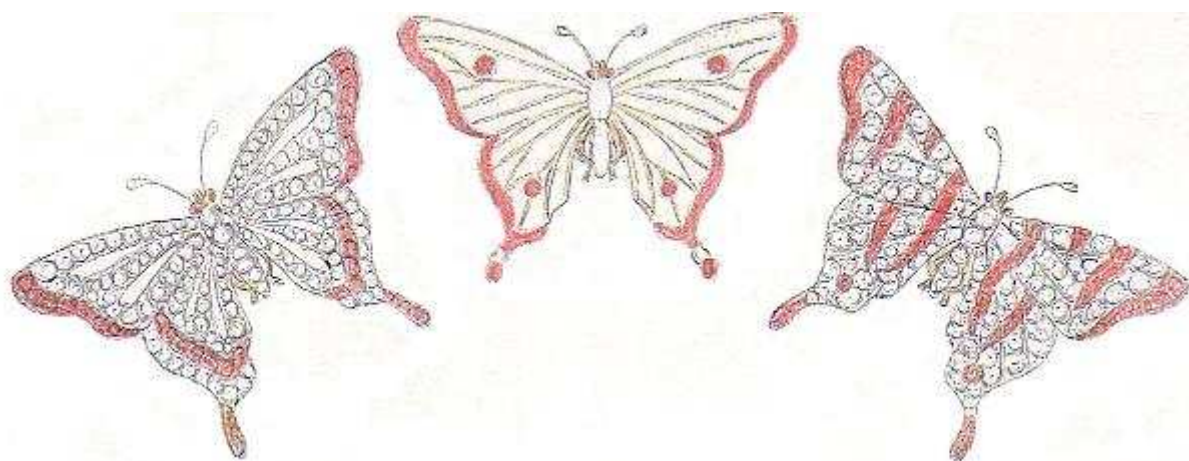
On en peut goûter la description dans l'Illustration du 18 mai : « A chaque instant, l'effet change, et, brusquement la topaze devient rubis, le grenat : améthyste, l'opale : saphir. C'est un ruissellement constant de pierres précieuses, qui rendoient en mille étincelles, les rayons de soleils inconnus »

Toujours grâce à l'électricité, le téléphone commençait alors ses balbutiements, et on en voyait déjà de primitives applications, qui faisaient l'admiration des foules. Il était question de l'emploi du téléphone magnétique, ou de celui du microphone, dont, dit-on, « la portée des appareils munis de celui ci est si considérable qu'on a songé à en étendre l'application aux communications interurbaines ! Le succès dans cette voie semble être assuré, malgré toutes les difficultés qui restent à résoudre »

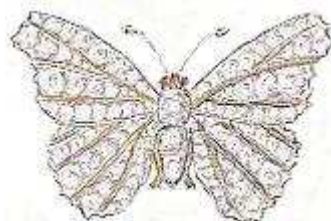
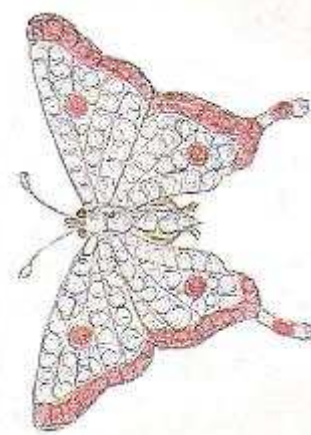
Si, jusqu'ici, nous avons vu la principale partie de l'exposition, occupant tout le Champ de Mars, nous n'avons pas regardé que, franchissant le pont d'Île de la Cité, elle formait jusqu'au Trocadéro, une belle perspective, avec des escaliers d'eau, des fontaines jaillissantes, et des jardins fleuris, parsemés de statues d'animaux sauvages.

Elle se développait également sur la Rive Gauche de la Seine, où les pavillons et palais étrangers étaient construits comme à Venise, directement sur l'eau, qui reflétait leurs silhouettes aux styles divers.

Arrivés à la hauteur de l'Esplanade des Invalides, les bâtiments quittaient la rive pour se déployer sur cette belle étendue. Là se trouvait le pittoresque quartier des « colonies françaises », ayant chacun, qu'elles aient été Asiatiques, Africaines, ou bien Américaines, son aspect et son art particulier, avec ses habitations, ses monuments, ses églises, ses temples et ses rues animées de ses populations, de ses marchands et de ses costumes, variés à l'infini.



Quand à la classe 37, qui était située au Champ de Mars, elle eût un très grand succès, et probablement beaucoup de visiteurs, qui y admirèrent, entre autres, ces papillons, dont l'interprétation, par mon Père, de leurs ailes diaprées, est venue jusqu'à nous.



Peu après l'exposition, qui avait attiré, du monde entier des foules considérables, l'Antique « Maison » de la rue de la Paix, se transporta rue des Pyramides.

Ma Grand Mère Varin, ayant résolu de quitter ce bel appartement pour aller habiter, non loin, au 12 avenue de l'Opéra, le laissa à mes parents ; naturellement, je ne me rappelle pas ce déménagement, car à 4 ans et demi les souvenirs sont bien vagues, mais ceux qui concernent notre nouveau logis, où nous sommes restés 16 ans, me sont fort présents.

On entrait dans une longue galerie, donnant à droite sur l'office et la cuisine, puis sur une bibliothèque, à gauche, sur un très vaste salon et un autre de moindre taille, au fond, sur la salle à manger.

Mes cabinets de toilette, salle de bain et chambre étaient desservis à gauche de l'entrée par un couloir.

Ces grandes pièces, meublées à la mode du temps, donnaient sur la rue par un balcon, régnant le long des sept fenêtres. On y trouvait des rideaux de peluche vert foncé, avec des baldaquins brodés de fleurs, et un « ciel de lit » d'où pendaient des tentures semblables, chez mes parents – au dessus du lit Louis XV en bois galbé, une armoire normande, une commode ancienne et de confortables fauteuils.

Mais la salle de bain, nouveauté étonnante, vaut qu'on en parle spécialement, car le mode de chauffage était une chaudière à bois, avec une tuyauterie qui s'en allait jusqu'au plafond, et sortait dans la Cour. Combien fallait-il de temps pour que la baignoire se remplisse d'eau à 37°, mais je ne m'en souviens guère.

Lorsque j'eus atteint l'âge de le remarquer, un modèle moins primitif avait été installé. Du reste, couramment, dans ma prime jeunesse on voyait dans la rue de grandes voitures à bras transportant une brillante baignoire de cuivre rouge, autour de laquelle étaient rangés des récipients de même métal, contenant de l'eau bouillante : c'était un bain que l'on menait au domicile de qui voulait en prendre un !

Dans la maison de ma Grand Mère, on pouvait voir une innovation surprenante : un ascenseur ! Le premier ascenseur... son accès était peu éclairé, au bas de l'escalier, et l'on y pénétrait par une porte, qui dégagait la cabine, encastrée dans le mur, et minablement éclairée par une petite lanterne. Après avoir poussé sa porte vitrée, il fallait découvrir, à cette lueur confuse, le bouton de l'étage que l'on enfonçait, puis tirer avec force, de haut en bas, sur une corde, qui mettait lentement en marche l'appareil élévateur. Celui ci était constitué par un énorme piston, plongé dans un puits, aussi profond que la

maison était haute. De l'eau, remplissant, avec pression, ce puits, élevait peu à peu la masse métallique de la cabine. Les murs, et les portes de chaque étage, à peine distincts défilaient fort lentement jusqu'au 3^{ème} étage. La sortie de la cabine s'effectuait par une autre porte que celle de l'entrée, à angle droit. Alors, après avoir sonné à l'appartement, après avoir aussi attendu, puis entendu des pas précipités, puis le bruit de la clé introduite dans la serrure, on se trouvait délivré, arrivant au jour, dans l'antichambre, tout ébloui, après cet obscur voyage !



Les maisons de l'avenue de l'Opéra avaient été édifiées, depuis son percement, sous le règne d'Haussmann et offraient donc de vastes appartements que l'on pouvait meubler très agréablement, mais, à part un poêle dans les salles à manger, et les cheminées, grandes consommatrices de bûches, il fallait, comme confort de chaleur et de lumière, beaucoup de travail avec les feux, fournisseurs de cendres, les lampes à huile à entretenir, et les bougies des lustres et candélabres ! Mais du personnel veillait à ces soins.

Boulevard Malesherbes, malgré sa retraite relative, mon Grand Père avait beaucoup d'occupation, continuait d'être secrétaire de la Chambre de Commerce et de plus, ayant été nommé en 1890, Président du Comité d'Organisation de l'Exposition de Moscou, et, deux ans plus tard, de celle de Chicago. Mon Père se chargeant de la conception et de l'exécution des bijoux à exposer.

La première de celles ci eût des résultats fort importants, commercialement, mais aussi au point de vue diplomatique. Dès 1891, une escadre française en croisière sur la Mer Baltique, avait, sur l'invitation du Gouvernement Russe, mouillé dans le port de Kronstadt, visite qui fut rendue en 1893 par la flotte Russe, sous les ordres de l'Amiral Avellan, à Toulon, où le Président Carnot passa la revue des escadres, dont une partie des officiers, et marins furent ensuite reçue à Paris. C'étaient les prodromes de l'Alliance Franco-Russe, qui suscite ensuite, en 1896, le voyage à Paris du jeune empereur Nicolas II et de la Tsarine.

Mais n'anticipons pas, et revenons à 1890.

Il était rare que mes Grands Parents, durant l'été ne fassent pas un séjour en Normandie, chez les Léon Colliez qui avaient une villa à Grand Camp près Bayeux. En 1891, ma Grand Mère eût la douleur de perdre son frère et, cette année là, ils entourèrent de leur affection plus longtemps que de coutume, ma Grand Tante Marie, qui restait assez isolée en Normandie, où demeuraient cependant quelques uns de ses neveux près de Bayeux. Presque chaque hiver, les habitants du boulevard Malesherbes faisaient un voyage sur la Côte d'Azur, puis un séjour chez leurs amis Reynaud.



Ce directeur de l'importante parfumerie « Oriza » alors en plein essor, ayant eu la prescience du développement de cette belle région, où ils possédaient à Nîmes, une villa, avait fait construire, sur la colline de Cimiez l'un des premiers « Grand Hôtel Palace » « l'Excelsior Hôtel Regina », qui dominait la baie des Anges, et dont l'inauguration fut un véritable événement. La masse imposante existe-t-elle encore ? Ils se rendaient également à Menton chez Monsieur et Madame Alphand, dans leur merveilleuse villa « le Paradou » au jardin rempli de fleurs et d'arbres rares, au flanc de la côte qui domine la mer, près de la frontière italienne. Biens des années plus tard, j'ai pu connaître ce site admirable, en faisant une visite à Madame Alphand, avec ma Grand Mère.

Pour nous l'été se passant généralement à Brunoy, où ma Maison Pierron, avec son grand jardin, fut pour moi un « paradis » jusqu'à l'âge de 7 ans. Je revois le massif d'hortensias, l'abricotier coulant sous les fruits, l'aristoloche grimpant au mur et ses fleurs bizarres en forme de pipes, le grand puits entouré de belles treilles, et le petit bois,

qui, assez loin de la maison, m'inspirait une sorte de crainte lorsque j'étais seule sous ses épais ombrages. Parfois, un voyage aux Pyrénées, dans la région de Caunterets, me montrait des paysages nouveaux, avec ces hautes montagnes dont mon oncle escaladait les pentes abruptes... ou bien un séjour en Auvergne, rompait les vacances...

Brunoy, à cette époque, n'était pas comme maintenant, d'un rapide accès, car les trains, qu'une locomotive soufflante emmenait à petite allure, mettaient au moins trois quart d'heure pour gagner Paris. Ensuite, depuis la gare, il fallait le même temps, pour se rendre, dans le centre des affaires, en omnibus.

« Ceux ci étaient plus ou moins grands, trainés par deux ou trois chevaux et surmontés d'une impériale, à laquelle on accédait par un escalier courbe. Situé à la même altitude se trouvait le siège du cocher.

Celui ci coiffé d'un étrange chapeau rond de cuir bouilli noir aux ailes relevées, dominait de haut son attelage. Une couverture l'enveloppait, cachant la cordelière qu'il se passait aux jambes, et qu'actionnait le « conducteur » pour, de la plate forme, lui donner le signal des départs et des arrêts.

Ce conducteur portait un képi, marqué d'un O, et avait, en bandoulière, une sacoche pleine de monnaie d'argent et de « sous ». Il donnait aux voyageurs des billets de papier colorés, arrachés d'un bloc, à raison de trente centimes à l'intérieur, et de quinze sur l'impériale.

Pour le même prix, il était possible d'obtenir une « correspondance » à certains croisements. Ces petits cartons, avec lequel il arrivait que l'on puisse faire d'interminables voyages, étaient timbrés aux terminus, sur la plate forme de l'omnibus par une poinçonneuse, dans l'orifice de laquelle ils étaient introduits un à un, et dont le « tac tac tac » annonçait le départ imminent de la lourde voiture, pour son laborieux trajet.

Plus rapides, il y avait aussi des « fiacres », allant trottinant, petits coupés, de forme carrée, qui, dans l'intérieur, possédaient une banquettes à deux places, avec, en face, un étroit strapontin. Les uns, ceux de « l'Urbaine » étaient de couleur jaune, avec un dessin de carnage, et des cochers vêtus de manteaux beiges, à triple collet, et coiffés de hauts de forme en toile cirée blanche. Les autres, de la Cie Générale des voitures, étaient peints en vert, avec des cochers à la livrée foncée, tous tirés... par des « rosses » ! Les quatre roues sonnaient dur sur le pavé et le conducteur, armé de son fouet, encourageait le trot hésitant du malheureux canasson !

Pour un franc cinquante, on pouvait se faire transporter (prix de la course) du Bois de Boulogne à celui de Vincennes avec cinq sous de pourboire... pourvu que le cocher consentit à vous charger. Les couleurs des verres de lanternes indiquaient le quartier dont dépendait le fiacre : rouge pour les Champs Élysées, bleu pour le centre, vert pour la rive gauche, etc... en choisissant la couleur du quartier où l'on voulait se rendre, on évitait alors de vides discussions. Lorsqu'on arrivait de voyage, on trouvait aux Gares, des fiacres « à galerie » sur laquelle les malles, alors de tailles importantes pouvaient être hissées. En été, les coupés « étaient remplacés par des « victorias » découvertes, mais munies d'une capote, utile en cas de pluie.

Plus tard, après 1900, apparurent, en même temps que les roues « caoutchoutées », des compteurs kilométriques, signalés par un drapeau tricolore, que l'on nomma « taxomètres » innovations à la fois scientifiques, et surprenantes dont on parla beaucoup durant un certain temps »!

Donc, les voyageurs, qui quotidiennement faisaient de Brunoy, l'aller et retour avaient trois heures de trajet chaque jour se retrouvant au même train, tous les matins.

Ce groupe, comprenait les propriétaires des maisons estivales qui, dès le mois de juin les accueillait, ainsi que leurs familles. Au château de Soullins, Mr et Mme Charles Christoffle, puis les de Ribes. Dans la grande maison briques et pierres, construite par Monsieur Lacasse (pour ses enfants Baudelot, puis leurs descendants) sur les pentes de la colline où, au temps du Marquis de Montmartel ruisselaient les bassins et les cascades des « Eaux de Brunoy » (et qui maintenant, est nommée « les Ombrages » devenue lotissement) Dans trois belles maisons, donnant aussi sur la rivière les Lehideux, Mr et Mme Alphonse Labouret (à cause de sa barbe blanche, dénommé Papa Bon Dieu !) et leurs enfants, dans la « Maison Blanche » près du moulin de Brunoy. Tout proche (maintenant la poste) la famille Bachelier. Notre cousin Eugène Lelu, et les Charrière et leur voisins et parents, Mr et Mme Collet avec les Albert Morel d'Arleux. Les parents de ceux ci habitant en haut de la côte du petit Château, ainsi que Mr Pourcell et ses enfants Vincent – Orfévres, avocats, banquiers, agent de change, notaires, et d'autres encore, arrivaient, presque tous, conduits de leurs demeures à la Gare par leurs équipages à chevaux (dont quelques uns étaient très beaux) pour y être recherchés le soir.

Ils étaient, pour aller à leurs affaires, presque tous en vestons, et, quand le soleil brillait, coiffés de canotiers de paille blanche, cerclés d'un ruban ; par moins beau temps, d'un chapeau melon... et quand l'automne arrivait, on voyait parfois apparaître les

« hauts de forme », dont les tubes devaient briller de « huit reflets ». Ils étaient fragiles et nécessitaient pour les rendre parfaitement lisses, l'emploi d'un « bichon », sorte de petit coussin de velours, que l'on promenait soigneusement sur la surface courbe, et d'une brosse, en forme de fuseau, qui devait être délicatement passée entre ses bords retroussés. Le « repos hebdomadaire » du samedi n'existait pas, en ce temps là, et c'est seulement le dimanche que les amateurs de « tir au pigeon » pouvaient se livrer à cette chasse artificielle sur de véritables oiseaux, dans les prairies dominant le Château de Soullins, que ceux pratiquant déjà le tennis, sport venu depuis peu d'Angleterre, utilisaient les rares « courts » déjà établis, et les « canotiers » avaient le loisir de sortir des « gares à bateaux » possédées par chaque propriété des bords de l'Yerres, leurs légers esquifs, pour profiter des charmes de la rivière.

Tous les bords de celle ci, dans le fief allant des « saines rouges » d'Épinay jusqu'au moulin d'Yerres, dépendaient des riverains et personne d'étranger n'y pouvait pénétrer, de sorte que les rencontres des barques étaient toutes amicales et que, tranquille, l'eau coulait sous les arbres, accueillant sur ses bords une quantité d'oiseaux et toute une population de rats, de poules d'eau, de petits grèbes au plastron nacré, de martins pêcheurs, et même de loutres, tandis que ses flats clairs alors, étaient favorables à la pêche à la ligne ou au filet, étant entretenus par chaque riverain, obligé, au printemps, de faire faucher les herbes qui envahissaient les fonds. Les pêcheurs se tenaient avec leurs gaules, sur les rives, ou bien, montaient dans de larges barques plates.



Société du Tir aux Pigeons de Brunoy



1^{er} Juin 1889.



1891

Les prises étaient souvent importantes et nombreuses, et pour conserver les belles pièces vivantes, on les mettait dans des « boutiques », sortes de grandes caisses percées de trous et suspendues par une armature, au bord ; afin de pouvoir les consommer au jour voulu, pour un fin repas.

Telle se déroulait, à peu près, l'existence que l'on menait à Brunoy, vers les années 1891 ou 92.

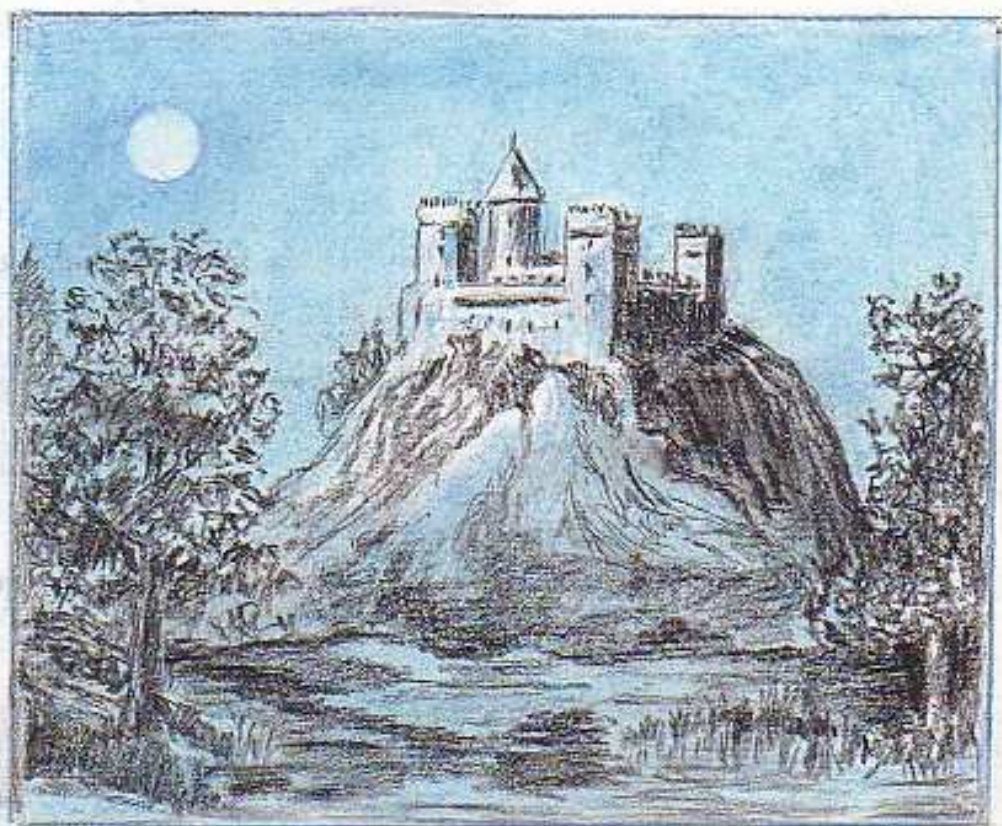
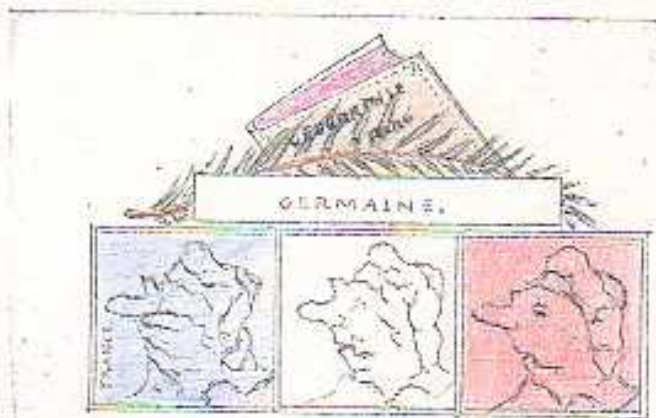
L'automne nous ramenait à Paris, où une vie différente reprenait, dans le décor familier de la rue des Pyramides avec le personnel habituel : François Cholet, un brave garçon d'extraction paysanne complaisant et dévoué, toujours souriant, qui, en quittant le régiment de Fontainebleau, où il était ordonnance du cousin germain de mon Père, le lieutenant Charles Bernard, était entré à la maison, où il demeura jusqu'en 1906. Sa femme, Marie, était l'habile cuisinière, et Rose, dont je n'aimais pas beaucoup l'accent allemand, bien qu'elle fut très gentille avec moi, s'occupait du service de l'appartement.

Parfois, j'allais boulevard Malesherbes, avec Maman, le mercredi, qui était le « jour » de ma Grand Mère, qui recevait beaucoup d'amies... Il y avait toujours une grande table mise, pour un bon goûter. Le samovar dominait le service à thé, entouré de nombreuses assiettes de gâteaux et des jolies tasses anglaises. Jules, le valet de chambre, ouvrait la porte à chaque coup de sonnette, faisait entrer les visites au salon, servait avec une grande correction « ces dames »... et je trouvais très à mon goût toutes les friandises.

Cependant, je préférais encore les jours, où, mon Grand Père étant là, je pouvais aller avec lui dans le petit salon, où nous restions quelques fois tous les deux. Il s'asseyait sur son fauteuil, auprès du tric-trac d'acajou, et me prenait sur ses genoux. Souvent, ouvrant son coffret de bois sculpté, il y choisissait un cigare, en coupait le bout, puis, extrayait de sa poche de gilet, son briquet, auquel pendait la mèche jaune d'amadou. Cela devenait alors très intéressant, car il fallait faire jaillir du petit morceau de silex, fixé sur le briquet, par je ne sais quel frottement métallique, une étincelle. Celle-ci, mise en contact avec la mèche, la rendait incandescente, permettant d'allumer le cigare, dont je suivais des yeux la fumée. Devant moi, il y avait beaucoup d'objets divers : d'abord l'encrier de

cuirre poli, qui brillait. Près de lui, un classeur de bois moucheté ainsi qu'une longue boîte pareille, remplie de crayons et de pinceaux ; un bloc notes dont on arrachait les feuilles blanches, un étui contenant des plumes métalliques de formes différentes et, aussi, une boîte chinoise, en forme de grosse noix, incrustée de feuilles de nacre, qui contenait la « poudre d'or ». Celle ci servait, lorsqu'on avait écrit à l'encre noire ou violette, à saupoudrer les lignes tracées, encore humides. Après quelques instants, il fallait, en soufflant, la chasser du papier, mais il en restait parfois une légère trace sur l'écriture qui la rendait brillante.

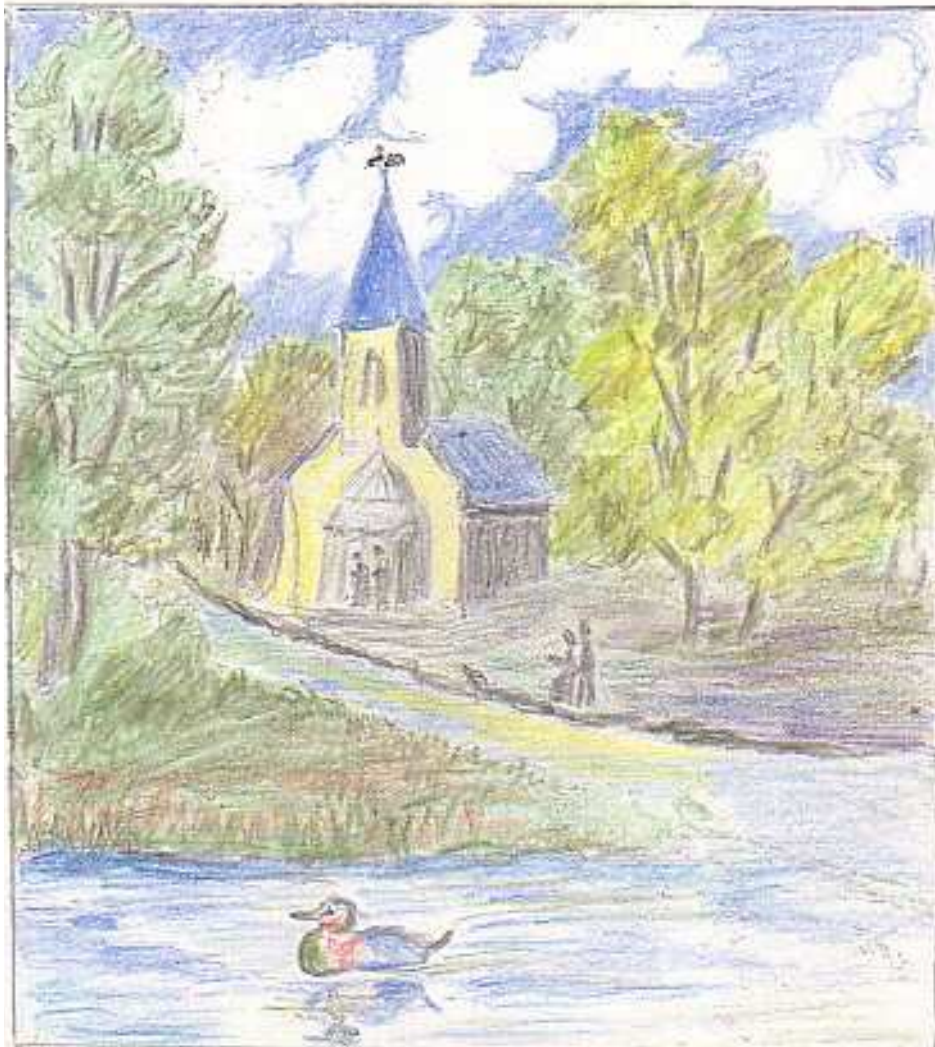




Dans un tiroir se trouvaient des crayons multicolores et les couleurs d'aquarelle, que je connaissais bien, attendant impatiemment que Grand Père l'ouvre. Il y prenait un bâton d'encre de chine, garni de signes dorés, en frottait l'extrémité dans l'eau d'un godet, qui devenait toute noire, et saisissant un pinceau, un crayon, ou une plume fine, et dessinait ce que je lui demandais : maison, arbre, papillon, bateau, animal, personnages.

D'autres fois, il faisait sur le papier un ou plusieurs pâtés, puis, les éparpillant avec adresse, lui donnait une forme de bonhomme, de château, de fleurs ; à moins qu'au moyen de couleurs, sa main habile, en quelques secondes, fasse surgir sous mes yeux émerveillés, un paysage avec un ciel bleu, une église, et des arbres bien verts.

Quel professeur de dessin il eût été quelques années plus tard !



En quittant le bureau, nous passions par le salon, qui, les jours ordinaires, me paraissait très triste, car lorsqu'il n'y avait pas de réception, des housses blanches recouvraient les meubles et le velours de Genève des chaises et des fauteuils était vilainement cachés.

Mais je pouvais alors, m'arrêter près des meubles chinois, sur les étagères basses desquels étaient exposés une quantité de petits bibelots anciens ; ivoire, bois, écaille, porcelaine, métal doré, véritables miniatures : petite brouette, panier, pelles et pincette, œufs, contenant de minuscules chapelets, ciseaux, canifs, poires gigognes, tout cela devant dater de l'enfance de ma Grand Mère. . .

Mais que je n'avais, naturellement, pas le droit de toucher !

Me contentant d'avoir la permission de les regarder longuement.

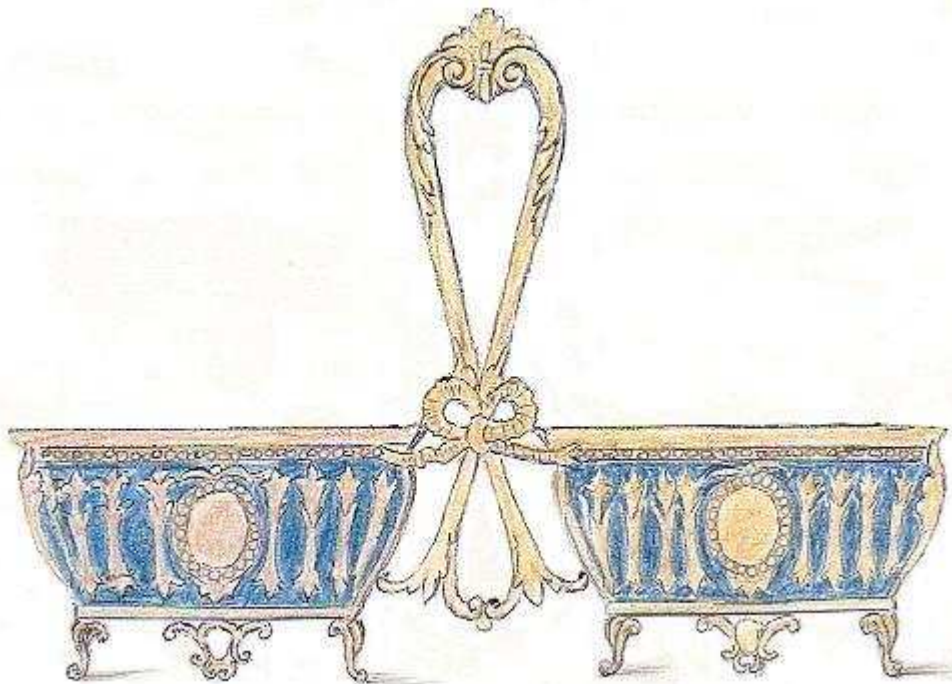
Cependant, mon Grand Père, n'avait pas toujours le temps de s'occuper de sa petite fille, car il était extrêmement pris, avec toutes les œuvres de la Bijouterie, et aussi par la Chambre de Commerce, dont il était devenu le Président.

Rue des Pyramides, l'activité était grande, car, à ce moment, l'orfèvrerie avait pris une grande vogue, venue s'ajouter à celle de la joaillerie.

Il existe encore, dans un grand carton, une multitude de dessins, faits par mon Père, de ces objets d'argent, autres que les couverts de table, allant de la plus petite salière ciselée au très grand plateau pouvant contenir tout un service à thé ou à café, en passant par les bougeoirs, alors nécessaires, encriers, coquetiers, moutardiers, tasses, ainsi que huiliers, théières, cafetières, pots à lait, porte couteaux, dessous de plats, chocolatières, puis aiguières, flacons et carafons de cristal, ornés de métal ciselé ; il y avait aussi des plats et de très hauts chandeliers à plusieurs lumières, dits « bouts de table », très décoratifs. Il était de mode comme le montrent ces dessins, que certains petits objets soient exécutés en argent repercé.



Celui ci avait pour fond une forme de cristal d'un bleu intense, sur lequel le métal ciselé se détachait. Les formes et les dessins de cette orfèvrerie étaient, le plus souvent, de styles Louis XV ou Louis XVI, plutôt qu'Empire ou bien Renaissance. Par leur richesse de ciselures et d'ornements, ils paraissent certainement à notre époque, bien lourds et trop compliqués de lignes.



Depuis que nous avions quitté la rue de la Paix, deux ans s'étaient passés, et, vers la fin de 1891, vint pour moi l'âge où il fallait apprendre à lire !

Comme, au 5 de notre rue, se trouvait, bien connu alors, le Cours de Monvel, c'est là que, mes cinq ans révolus, je fus initié au BA-ba. Le souvenir de ce début dans les

études est très confus. Cependant, celui du « Premier livre de lecture par une nouvelle méthode », ayant pour auteur, Mr Réquimbaud, dont les images gravées (ce qui était rare à l'époque) facilitaient l'apprentissage, m'est resté très présent. Peut-être avais je été intimidée par les enfants inconnus qui étaient dans cette petite classe, où se trouvaient filles et garçons ?

Mais la gymnastique était très amusante et, aussi, nous chantions. La directrice du cours, « Mademoiselle Juliette » était d'une intelligence et d'une bonté extrême, bien qu'un peu de fermeté l'accompagne. Elle était aussi charmante, malgré sa si triste infirmité (puisqu'elle était bossue) infirmité qu'aucun de nous n'aurait jamais eu l'idée de railler... et nous l'aimions beaucoup, avec un grand respect.

Il est probable que les heures de présence n'étaient pas nombreuses, et Rose me conduisait souvent dans le beau jardin des Tuileries, où allaient aussi mes camarades.

Je sortais aussi avec Maman, et nous allions voir ma Grand Mère dont l'ascenseur n'était pas la seule nouveauté. Car, avenue de l'Opéra, plusieurs innovations m'attiraient spécialement. D'abord la maison « Oivelle » où l'on voyait, exposée dans la vitrine l'une des premières rôtissoires automatiques, dans laquelle un poulet de carton, embroché, tournait doucement. Il était arrosé par une cuiller remplie de jus, qu'elle versait régulièrement sur sa peau dorée. Un mouvement d'horlogerie actionnait cette machine, qui me paraissait alors extraordinaire. Etonnante aussi était la « panification nouvelle », où l'on voyait, dans un pétrin, de la pâte blanche qui, manipulée et étirée sans cesse par des bras de métal articulés, devait éviter aux boulangers un travail bien fatigant.

« L'huile de Nice » offrait aux regards une meule tournante, écrasant de noires olives dont le jus s'échappait dans un déversoir en un filet doré.

Enfin, on passait devant le pâtissier « Julien » dont l'étalage était rempli de gâteaux : babas, éclairs, tartes, choux et de toutes sortes de gourmandises tentantes... dont les étiquettes marquaient le prix : 0,10 frs et 0,15 frs... il est vrai que c'étaient des francs en or !

Du reste, le « quartier de l'Opéra », comme nous l'avons déjà vu, constituait à ce moment, le « Cœur de Paris » et tous les beaux appartements se trouvaient habités « bourgeoisement » et non pas occupés par le commerce où de grosses firmes, comme maintenant.

Non loin, se trouvait le magasin du Louvre, fort en vogue et luxueux, dont l'arbre de Noël, venant d'une forêt des Vosges, touchait de la cime, la haute verrière, et attirait tous les enfants à la fin de l'année, par les jouets merveilleux, qui, avec beaucoup de lumière, le garnissait.

Il se trouvait aussi, dans une maison en face de ma Grand Mère, un dentiste américain, le Docteur John Evans, dont j'ai été plus tard, avec émotion, la cliente apeurée. Il apportait à Paris, les dernières découvertes d'outre atlantique... mais utilisait cruellement la « fraise à main » au grincement caractéristique, et faisait les aurifications au moyen de feuilles impalpables de ce métal brillant, qui fortement pressé, avec l'aide des mâchoires du « patient » arrivait à constituer, après de longs moments, un bloc métallique homogène, dans la dent... guérie ! Très distingué, avec son accent prononcé et sa belle barbe blanche, toujours habillé d'une impeccable redingote, ce Docteur était un précurseur, ayant inventé une poudre dentifrice, portant son nom, qu'il « donnait » à ses clients dans de jolies boîtes de porcelaine blanche.

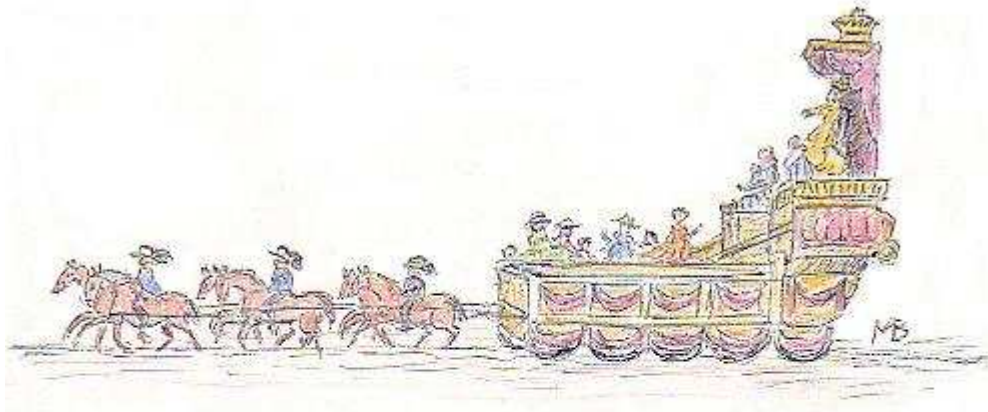
Lorsqu'arrivait le mois de Décembre, les magasins de l'avenue et des Grands Boulevards, depuis la Madeleine, attiraient la foule par de beaux étalages remplis de « cadeaux » de toutes sortes...

Les magasins les plus achalandés, étaient ceux des confiseurs, cependant beaucoup moins nombreux que maintenant, parmi lesquels on distinguait particulièrement Boissier, et les spécialités d'excellents chocolats se trouvaient chez le célèbre « Marquis » et aussi chez Masson (nos cousins Leleu) dont le « chocolat mexicain » était connu de tous les amateurs.

Sur les larges trottoirs, et pendant plus d'un mois, apparaissaient subitement les « petites boutiques du jour de l'an », légères constructions de planches, où l'on trouvait, modeste cadeaux, les dernières nouveautés de l'artisanat parisien, présentés par des camelots qui vantaient leur marchandise, et dont les honiments créaient des boussculades de badauds.

Peu de semaine après ces jours agités de fin et début d'années, les boulevards reprenaient une nouvelle animation, au moment de la mi-carême. Ce jeudi là, on fêtait, tôt dans la

journée, le « bœuf gras » c'est à dire le plus beau, le plus énorme spécimen, primé au concours agricole, par un véritable défilé de Carnaval, comprenant beaucoup de Chars trainés par six ou huit chevaux. La plupart étaient des réclames, se rapportant à des produits ou magasins, mais les principaux étaient celui du « Bœuf Gras », et celui de la « Reine des Reine ». Celle ci était je crois, élue parmi les blanchisseuses ce qui ne l'empêchait pas de rendre visite au Président de la République, dans les atours de sa royauté fugitive.



Comme on le voit sur ce petit dessin, que mon Grand Père avait fait pour m'amuser, vêtue et couronnée, comme une souveraine, assise sur son trône, dominant ses « sujets », elle contemplait de haut, la foule de ses admirateurs, saluant de la main, gantée, et répondant par des sourires aux acclamations de la multitude massée sur les trottoirs.

Le Bœuf, lui, était plus placide, mais il occupait sur l'édifice une situation élevée, permettant ainsi au public d'évaluer sa massive importance. Il portait un collier de fleurs, et était entouré d'une quantité de personnages costumés, criants et chantants, ne se doutant pas de la tristesse de son sort après la fête ! Nous allions toujours voir passer ce défilé, des fenêtres de ma cousine Sevassort, boulevard des Capucines. Et c'était pour nous, les enfants, un merveilleux spectacle, avec les « serpentins », une innovation, qu'on lançait de tous les balcons, par centaines, et qui déroulaient leurs fragiles rubans multicolores sur les branches mortes des arbres, couverts ainsi d'un réseau inattendu.

En bas, les chars, les masques, les groupes, défilaient, tandis que, partout, les badauds se battaient à coups de « confettis », ces minuscules ronds de papier coloré, inventés depuis peu, que les adversaires s'envoyaient avec ardeur, par poignées ; tout cela dans une bousculade, un bruit, des cris, des musiques, des chansons, des piétinements, qu'il était préférable de contempler de haut !

Mais la fête était obligée de prendre fin d'assez bonne heure, en cette saison encore presque hivernale, car, alors, l'éclairage des rues et des boulevards était fort peu brillant.

En effet, quotidiennement, bien avant que le jour tombe, on voyait apparaître dans toute la ville, les allumeurs de réverbères. Ces hommes, habillés de bleu, et coiffés de casquettes, se réunissaient aux carrefours, puis s'en allaient, chacun vers son secteur. Ils portaient, sur l'épaule, un long bâton, munis à son sommet d'un porte flamme, lequel servait d'abord à ouvrir la clé du gaz, et, ensuite à l'enflammer. Celui-ci s'échappait d'un « bec papillon » ne donnant qu'une lueur clignotante pareille à celle d'une veilleuse.

Il fallut attendre plusieurs années l'apparition des « becs Auer » aux manchons brillants et clairs, puis, plus tard encore, les lampes à arc, électriques, pour que Paris puisse commencer à porter le nom de « Ville Lumière ».

Ce nom aurait pu être donné, dès 1893, en Amérique, à Chicago. Car, lors de l'exposition universelle (de laquelle Mon Grand Père était Président du Comité d'Organisation et mon Père, exposant) l'électricité en fut, devant l'Europe, la reine magique et incontestée, occupant tout un palais « L'installation nouvelle permet d'y faire des illuminations électriques comme on en a jamais vu jusqu'à ce jour, avec, disposées dans ce but, des tours, des mats, des drapeaux, des verrières, et surtout la grande Arcade Méridionale, pour laquelle tout particulièrement, sont inaugurés deux systèmes d'éclairage : l'un, direct, par un grand lustre central, répandant ses mille lumières, l'autre, par reflet, avec des couronnes de lampes à incandescence, masquées derrière les arcades.

Si le nouveau monde, toujours en proie au progrès avait dès cette date rendu pratiquement utilisable cette étonnante lumière, en France, depuis plusieurs décades, et dans un tout autre domaine, une très grande lueur d'espoir pour l'humanité s'était élevée peu à peu, grâce au génial Pasteur, qui après avoir fait des travaux, entre autres, sur les fermentations, les maladies du ver à soie, et découvert la prophylaxie de la rage, avait mis au point depuis peu, un sérum capable de juguler la diphtérie (ce terrible croup, qui, alors, enlevait tant d'enfants) et grâce auquel ma petite amie Louise Bouël fût l'une des premières miraculeusement sauvées.



« Pasteur avait créé, seul, une science entièrement nouvelle, transformant de fond en comble la médecine dans ses théories et ses applications » Après une vie uniquement consacrée à la recherche, c'est le 27 décembre 1892, alors qu'il était âgé de 70 ans, que l'on fête son jubilé, à la Sorbonne, en présence du Président Carnot « en un hommage magnifique à ce bienfaiteur de l'humanité, de ce savant génial, qui, ce jour là, entrait dans l'immortalité ». Il s'éteignit à l'automne de 1895, et Paris tout entier fit « à celui qui avait toujours fui le bruit et les honneurs officiels, des funérailles publiques les plus éclatantes qu'on puisse concevoir ». Il fut inhumé dans les jardins de l'Institut Pasteur, qu'il avait fondé, et où ses élèves ont, depuis, continué son œuvre.

L'année d'avant, un autre cortège funèbre avait conduit au Panthéon, au milieu d'une foule immense et silencieuse, la dépouille mortelle du Président de la République : Sadi Carnot, assassiné par un fanatique italien, Caserio, lors d'une visite à la ville de Lyon.

La dernière décade du XIX^{ème} siècle paraissait devoir être fertile en inventions, puisque vers 1891, on entendit prononcer le mot nouveau de « bicyclette ». A vrai dire, près de cent ans auparavant, nos ancêtres avaient utilisé la Draisienne, qui était ainsi décrite :

Instrument à deux roues reliées par une pièce de bois, avec une direction à pivot, et mue par les pieds » Ensuite, le « vélocipède » lui avait succédé : « appareil métallique à deux roues inégales, pour se transporter au moyen d'un mécanisme mu par les pieds sur la grande roue avant ». La bicyclette, dont la silhouette avait été conçue avec deux roues égales, était un perfectionnement de celui-ci. Mais elle avait des « pédales actionnant une chaîne qu'une roue dentée rendait motrice, la roue arrière ». Cependant, on était encore loin du véhicule léger et élégant que l'on a appelé plus tard « la petite reine » ! Car la première « Gladiator » de mon Père, qui pesait 30 kilos, n'avait, pour amortir les chaos des routes pavées sur lesquelles on roulait alors, que des caoutchoucs pleins. Cependant dès 1893, il y avait eu une course en « vélodromes » du nouvel instrument, avec des vitesses de 20 kilomètres à l'heure !

Peu à peu apparurent des perfectionnements rendant le mode de transport plus confortable, avec des pneumatiques. Et alors, ce fut un an après, un engouement général qui saisit la foule des sportifs. Toute une nouvelle mode fut créée ! On inventa des costumes adaptés, pour les dames : larges pantalons comme ceux des zouaves, arrivant à mi-jambes ou jupes évasées, avec guêtres ou bottes. Pour coiffures, petits canotiers garnis de rubans, de nœuds, de dentelles, aux bouts pointus et dressés. Les hommes eurent des culottes bouffantes, jusqu'aux genoux, ainsi que des bas de laine à dessins variés, et des souliers lacés. Sur leurs têtes, on voyait aussi des canotiers, des casquettes, et même parfois des chapeaux de feutre ou des melons. Tout cela était du « dernier cri ».



Ma Mère EugénieVarin

Un peu plus tard, on vit apparaître d'autres véhicules : des tandems à deux places, et même des « quadruplettes », sans parler des tricycles, qui offraient toute sécurité, quant à l'équilibre ! A ce moment, en 1894, mon Oncle commença à s'intéresser à ce sport, ainsi que Maman, qui, sur une « Cleveland » aux jantes de bois clair, venue tout droit d'Amérique, et possédant des « pneus » bien gonflés, prit tout d'abord des leçons dans le jardin avec le Père Rufin, alors modeste marchand de bicyclette, qui, courant, tout en tenant la selle de son élève, lui disait : « vous n'êtes encore qu'un apprenti ! » Je regardais avec envie ces prouesses... mais ce n'est qu'en 1902, que le « Jour de l'An » m'apporta en cadeau, une ravissante « petite reine » des plus perfectionnée, mais ne portant pas encore la « roue libre » dont l'invention n'arriva que beaucoup plus tard.

Si les amateurs de vitesse sur deux roues, en envahissant, le dimanche, toutes les routes de campagnes, étaient au comble de leurs vœux en « fendant le vent », n'existait-il pas, depuis l'antiquité, des utopistes, qui avaient souhaité de quitter la terre, pour s'ébattre dans les airs, comme les oiseaux. Scare fut, dit-on, la première victime de cette ambition. Léonard de Vinci conçut les plans de machines volantes. Cyrano de Bergerac imagina, en écrits, des manières diverses de s'élever, jusqu'à la lune. Mais ce n'est qu'en 1773 que les frères Montgolfier, après avoir eu connaissances des expériences naïves, au début du siècle, du portugais Gusmao et de l'anglais Tibère Cavallo essayèrent, à leur tour, de gonfler un globe de papier au moyen d'air chaud, produit par la combustion de paille et de laine. Ce ballon, après s'être élevé à la hauteur de 150 toises, retomba sur un coteau. Après d'autres expériences, dont l'une ayant des animaux comme passagers, c'est le 21 novembre 1783, qu'au château de la Muette, le jeune Pilâtre de Rosier, et le marquis d'Arlandes, exécutèrent le premier voyage aérien, en présence du roi Louis XVII. La « Mongolfière », haute de 70 pieds et large de 46, fut gonflée au moyen d'un réchaud en fil de fer, suspendu à l'ouverture inférieure par des chaînes, et contenant de la paille et de la laine, enflammées par de l'esprit de vin. Elle était munie, à la base d'une galerie, large de 3 mètres, de forme circulaire, avec une balustrade, pour les aéronautes. Une fois pleine d'air chaud, elle s'éleva rapidement, jusqu'à 80 pieds, maintenue par la corde qui la retenait captive. A ce moment, Pilâtre exigea qu'on rompit cette attache et l'esquif, libéré monta encore, et poussé par le vent longea l'Ile des Cygnes, traversa la Seine, et survolant un large espace, descendit lentement sur la « Butte aux Cailles ».

Le Marquis d'Arlandes saute de la nacelle, avant que Pilâtre, enseveli sous les plis du ballons se soit dégagé rapidement. Parmi la foule immense qui les acclamait, se trouvait Benjamin Franklin, que le nouveau monde avait envoyé pour assister à ces expériences si surprenantes. Deux ans plus tard à Boulogne, Pilâtre renouvelant son exploit, fit une nouvelle ascension, mais hélas un vent violent le rejeta sur les côtes de France, et il s'écrasa, étouffant sous son enveloppe le malheureux voyageur.

Beaucoup d'aéronautes furent ainsi victimes de ces ballons, gonflés maintenant à l'hydrogène et enveloppés d'un filet qui soutenait la nacelle, jusqu'à l'épopée du « Géant » dans laquelle s'illustra Nadar en 1864. Durant le siège de Paris, les aérostats rendirent d'immenses services à la ville encerclée. Partant de la Colline de Montmartre, ils pouvaient emporter une quantité de lettres, ainsi que quelques passagers, et des pigeons voyageurs, qui rapportaient de province des nouvelles bien précieuses. Quelques années après ces jours si sombres, un grand attrait se déclara pour l'aérostation, et dans la dernière décade du XIX^{ème} siècle, il n'était pas rare qu'aient lieu des courses de ballons. Souvent, en été, dans le ciel de Brunoy, on les voyait alors passer par groupes nombreux. Ils voyageaient au gré du vent, qui, parfois, les emmenait très loin, jusqu'en Russie, et la distance désignait le vainqueur. En 1897, l'explorateur Suédois Andrée avait eu le téméraire projet de gagner le Pôle Nord, mais il ne reparut plus, perdu dans les glaces.

Comment, alors, pouvoir diriger ces « plus légers que l'air » ?
Ce fut le nouveau rêve des hommes.

Dès 1879, un officier Charles Renard, construisit le premier ballon dirigeable. Vingt ans plus tard Santos Dumont et Lebaudy tenteront la même expérience. Mais n'anticipons pas... et revenons à Paris qui, en cette année 1894, eut l'établissement du « tout à l'égout » par des travaux très considérables qui peu à peu, contribuèrent à apporter un peu plus de confort dans les maisons parisiennes, où l'on était obligé de venir fréquemment recueillir des « tinettes » au contenu... parfumé !

Depuis 10 ans, un préfet : Monsieur Poubelle avait inventé et établi un service de ramassage des déchets ménagers, dans des récipients portant son nom, décision qui avait fort contrarié la corporation des chiffonniers, en leur ôtant leur gagne-pain... Cependant, ils n'avaient pas désarmé, et ces récipients étaient visités par eux ! Arrivant au petit

matin dans une charrette traînée par un âne ou un cheval, ils renversaient chaque poubelle sur une toile étalée sur le trottoir afin d'y trier les papiers, les chiffons, les bouteilles, etc. . . . qu'ils y trouvaient, les portaient dans leur véhicule, avant d'y remettre ce qu'ils laissaient. Après quoi, avec beaucoup de bruit, les boîtes étaient vidées dans de grands tombereaux à chevaux, qui parcouraient toutes les rues. Mais celle-ci, pavées de bois, étaient souvent cruelles pour « la plus belle conquête de l'homme » car la pluie les rendait glissants, il était courant que tombant entre ses brancards, la pauvre bête doive être dételée, remise sur ses jambes, et ré harnachée, avant de repartir à nouveau, d'un grand coup de collier, après un bon coup de fouet. Belle occasion pour les badauds de se rassembler à ce spectacle !

Toutes sortes de choses se passaient quotidiennement surtout le matin dans les rues. On entendait la trompette du « marchand de lait d'ânesses », qui passait devant nos fenêtres, et s'arrêtait en face, prenait un récipient qu'on lui apportait, et trayait ses bêtes aux grandes oreilles sur le trottoir. Après quoi, il repartait plus loin, pour y vendre de quoi nourrir, durant la journée, un bébé délicat. Le troupeau de chèvres, apportant, elles aussi, du lait à domicile, était annoncé par un fifre. Puis, c'était souvent quelques « cris de Paris » que l'on entendait, ayant chacun sa mélodie et son rythme :

« Carreaux, Carreaux, à la l'marchand d'carreaux qui passe »

« Du mouron pour les p'tits oiseaux »

« On répare la faïence et la porcelaine, tous les objets cassés, brisés »

« Habits, chiffons, ferraille à vendre »

« Peaux d'lapins, peaux »

« Ciseaux, couteaux ! C'est l'rémouleur, c'est l'affûteur »

« Demandez le rempailleur de chaises »

Des fenêtres, on faisait signe à l'un de ces « petits métiers ambulants » qui arrêtait de pousser sa voiture et qui, selon les cas, montait dans la maison, ou attendait qu'on descende, comme le rémouleur, ou le marchand d'habits.

Un autre concert éclatait subitement, lorsque vers cinq heures, les journaux du soir étaient parus, et que les crieurs des feuilles donnant les dernières nouvelles, envahissaient les rues, en courant à toutes jambes et en hurlant « demandez la Presse, Paris-Presse » et le fameux « Complet des Courses – Complet, Complet » que les passants s'arrachaient, puis les payaient, un sou ou deux !

Dans le silence relatif des rues et malgré le trot des chevaux et le roulement des roues aux bandages de fer, tous ces bruits s'entendaient clairement. Le plus impressionnant était celui de la trompe, aux sonneries alternées (telle que nous l'entendons encore) prévenant de l'arrivée des pompiers et de voir apparaître ces énormes voitures rouges, la pompe, la grande échelle, tirées souvent par trois puissants chevaux, galopant à une allure vertigineuse, sachant que tout se rangerait sur leur passage, et qui filaient dans un bruit de tonnerre, les unes après les autres, jusqu'au lieu du sinistre.

Si les rues étaient fort animées par la vie quotidienne, il y avait aussi des spectacles navrants, car on voyait souvent des mendiants, qui tendaient la main : des aveugles avec leurs chiens, des manchots, d'autres, debout, appuyés sur leurs béquilles, n'ayant plus qu'une jambe, et même des femmes serrant dans leurs bras un petit enfant. Le dimanche surtout aux portes des églises, ils se pressaient sur les escaliers, demandant la charité. On rencontrait aussi, parfois, des petits garçons qu'on appelait des Savoyards, et que je regardais avec bien de la peine, depuis que l'on m'avait dit qu'ils étaient des ramoneurs. Leur figure était presque toujours noircie, et leurs vêtements bien sales, ainsi que leurs bonnets pointus. Portant en bandoulière une grosse corde, et un goupillon de fer dans le dos, ils portaient souvent, serré dans leurs mains un petit animal à la tête ronde : une marmotte avec laquelle ils étaient arrivés de leur pays natal, pour gagner un peu d'argent, en montant dans les larges cheminées, pleines de suie, qu'ils grattaient tout du long. Ils ne demandaient rien aux passants, mais faisaient un beau sourire lorsqu'on leur donnait un peu d'argent.

Lorsque nous sortions de la maison, quelques pas seulement nous menaient rue Saint Honoré, bordée de nombreuses boutiques. On y voyait de nombreuses enseignes, qui signalaient les magasins : Celle des coiffeurs, qui balançait son plat à barbe de cuivre et dont la vitrine portait l'affiche : « Barbe : Ofrs30 » La carotte vermillon des bureaux de tabac, la botte géante des cordonniers, les rideaux rouges, flottant au vent, des teinturiers, la grande clé des serruriers... Lorsque les courses étaient faites, j'étais bien contente lorsque Maman m'emmenait aux Tuileries, où je pouvais courir après mon cerceau. Un certain jour, en descendant l'escalier nous apercevons trois ou quatre petits chiens qu'une bonne femme tenait en laisse. L'un était très mignon, un vrai joujou que ce petit caniche marron, déjà « tondu en lion » ! Et je m'approche de lui pour le caresser. Maman le

regarde, tout content, remuant le pompon de sa queue en poussant de petits cris : « Il est gentil dites, ma p'tite dame » dit la bonne femme « Vous n'en voulez pas ? » « Ah ! Il est à vendre ? » « Oui » « Combien ? » « Oh, pas cher, vingt cinq francs » Je regardais Maman, l'air suppliant. . . Et cinq minutes après, nous reprenons le chemin de la maison, avec au bout d'une ficelle, le petit animal. Quelle joie ! . . .

Mais il est possible que quelques « accidents » se soient produits dans l'appartement. . . et je crois qu'au prochain voyage à Brunoy, la petite Criquette fut confiée à la garde des Darois, anciens jardiniers de la Maison Pierron, qui la gardèrent jusqu'à notre arrivée.

Celle ci ne tarda pas, car, à la fin de Juin, les vacances nous ramenaient au calme campagnard. . . mais celui ci avait changé de cadre, car, en 1893, ma Grand Mère ayant appris qu'une propriété était à vendre, en dehors du village, avait résolu de quitter la vieille demeure de la place Saint Médard, pour la route de Brie. L'installation en fut probablement assez longue, étant donnée la grandeur de ce nouveau logis.

Je me souviens de travaux, d'échafaudages, en 1894, des tapissiers peintres, poseurs de rideaux, et, aussi, de mobilier nouveau, comme celui du salon, venant de chez « Tesnier » qui, si l'on se reporte au livre de dépense, coûta, avec le tapis, dans les 3 500 francs. . . et celui du billard, acheté chez Perret et Tibert (spécialistes des meubles chinois, alors très en vogue) pour 1280 francs. . . pour moi le grand jardin, toutes ces allées, les beaux arbres, surtout le potager et le bois, que l'on atteignait par ce souterrain, quelque peu mystérieux lorsque le soir venait, furent une vraie découverte. Puis il y avait un chien blanc nommé Miss, chez le jardinier Emile et sa femme Léontine (qui restèrent avec nous près de 30 ans) et leur chatte Charmante avec ses deux petits me ravissaient. . . mais Criquette était ma préférée et me suivait partout !

Et puis, quelles belles parties de cache-cache, et de « gendarmes et voleurs » nous pourrions maintenant faire dans ces vastes espaces, car nous étions quinze enfants, avec mes cousines Charrière, Vincent et nos amis Baudelot, Chalandre, Dauray, Esgher, Bouël. La vie s'organisant dans la nouvelle demeure, vers la fin de cet été là, c'est le mardi qu'il y avait chaque semaine, une grande réunion avec un goûter et que toute la troupe s'en donnait à cœur joie.

Mon petit « journal de vacances », deux ans plus tard, décrivait ces belles et joyeuses journées enfantines, les réunions au Chalet, le samedi, les dînettes, les cueillettes de

cerises, sur les échelles, les promenades dans les bois de la Grange, avec les voitures à ânes, et la pêche aux grenouilles dans les mares, la sablière couleur d'ocre, où l'on s'amusaient tant à dégringoler les pentes, abruptes. Puis « mon petit jardin », dont mon Oncle avait fabriqué la porte, où j'avais une tente comme maison et où je cultivais des fleurs et des légumes, en les soignants, tel un jardin.

La rentrée d'octobre nous fit, comme d'habitude, revenir à Paris, où les études devenaient plus sérieuses puisque je commençais le solfège au cours Leroy.

Cependant, parfois, le jeudi ou le dimanche, il y avait quelques distractions, comme le « Nouveau Cirque », rue Saint Honoré.

Un cirque bien nouveau en vérité, puisque sa piste pouvait se muer en piscine et le moment de cette transformation était, à elle seule, une attraction ! Car le plancher central s'enfonçait peu à peu, et, par les ouvertures qui y étaient pratiquées, on voyait l'eau jaillir et former promptement une large surface, sur laquelle un spectacle spécial était donné. Le plus beau dont je me souviens fut, certes, celui dansé par la Loïe Fullon, dont la nouveauté et la beauté enthousiasmèrent, vers 1895 tout Paris. Le lac ainsi formé était maintenant parsemé de larges feuilles de nénuphars, mais plongeait dans la pénombre... et, tout d'un coup en surgit une apparition lumineuse, une forme gracieuse, au visage invisible sous des mousselines légères, dont les couleurs variaient sans cesse : « Elle avance dansant de feuille en feuille, faisant mouvoir plus haut que sa silhouette, les gazes qu'elle manie harmonieusement en leur donnant la forme de fleurs étranges, qui changent de teintes mouvantes. Elle tourne, s'élance, se baisse, les fleurs que composent cette fée « de grâce et de lumière » naissent, montent, se reforment, s'effeuillent, et cette danse de rêve paraît éclairée tour à tour par les flammes de l'aurore et les feux du couchant.

Au bout de tant d'années, je revois ce spectacle étonnant, comme s'il était d'hier.

Paravant sur la piste solide avaient parus, entre autres « numéros » : celui des clowns, célèbres à l'époque : « Footit et Chocolat » Le premier affectant un accent anglais, son bonnet pointu blanc, surmontant un visage blanc et vêtu d'un merveilleux costume pailleté, faisait contraste avec Chocolat, habillé tout de noir, dont la couleur de peau attestait l'origine. Et c'était entre ces deux êtres si



dissemblables des dialogues pleins d'esprit... ou de naïveté qui provoquaient la joie, et des rires inextinguibles.

Parfois aux Champs Élysées, je voyais des spectacles plus simples, comme le guignol, étroite cabine faite de planches peinturlurées, au rideau rouge, devant lequel étaient rangées quelques banquettes où, assis bien sagement, on attendait les trois coups ! Alors, arrivait Guignol, le « Canut » lyonnais, nommé Gnafron, coiffé de son bonnet noir, son catogan dans le dos. Puis Polichinelle se présentait avec son costume éclatant, ses deux bosses et son chapeau à cornes, sifflant, plutôt qu'il ne parlait, avec une « patience » dans la bouche. Le bâton fonctionnait activement, manié par l'un et l'autre, mais les gendarmes arrivaient et verbalisaient. Pierrot et d'autres personnages se mêlaient à l'histoire, qui finissait toujours par la punition des méchants et la récompense de l'innocent !

Après du Guignol, se trouvait la voiture aux chèvres, ainsi que de petits ânes, invitant à la promenade, et, un peu plus loin, le manège des chevaux de bois, ayant l'attrait des animaux qu'il fallait cueillir avec une baguette, au distributeur pour, quand ils étaient nombreux, gagner un sucre d'orge ! On trouvait, dans le petit kiosque de la marchande de jouets, des cerceaux, des « sabots » et leurs fouets de peau d'anguille, avec lesquels on les lançait et qui, si l'on était habile, tournaient longtemps sous les coups. Il y avait aussi des « jeux de grâce », anneaux que l'on faisait s'envoler vers le partenaire (au moyen de deux courts bâtons) qui les renvoyait de même... avec grâce !

En ce temps là, on voyait encore, à gauche de l'avenue, un grand bâtiment, « le Palais de l'Industrie » vestige de 1878 qui servait pour des expositions. Un peu plus haut, avait été construit, récemment « le Palais de Glace » grande nouveauté, premier ancêtre des patinoires à la glace artificielle. Lui faisant pendant, de l'autre côté, on voyait le cirque d'Été, qui n'ouvrait qu'à la belle saison, lorsque le cirque d'Hiver fermait ses portes.

Au-delà du rond point, les larges trottoirs plantés d'arbres, étaient célèbres durant le Second Empire, entre autre ceux de la Païva et du marquis de Massa.

Moins ancienne était la demeure somptueuse de Dufayel inventeur de la vente à crédit. Nul commerce n'existait aux rez-de-chaussée des maisons en bordure des trottoirs, et jusqu'à l'Arc de Triomphe, on était dans la plus belle avenue du Monde.